

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**

D E  
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.*

**DEDIÉ AU ROI.**

SEPTEMBRE 1765.



NEUCHATEL

DE L'IMPRIMERIES DE EDITEURS.

---

MDCCLXV.

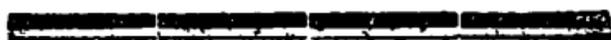




# JOURNAL HELVETIQUE.



SEPTEMBRE 1765.



## REMARQUES

*Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles exigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire ecclésiastique & profane.*

### CARACTERE.

**D**U mot Grec *impression*, gravure. *C'est ce que la nature a gravé dans nos cœurs; pouvons nous l'effacer? Grande question! Notre Auteur soutient que nous pouvons le cacher, mais non le détruire. Il le*

preuve par l'exemple d'un Gentilhomme attaché au service de FRANÇOIS I. & par celui de SIXTE V. Selon les règles de la Logique, deux faits particuliers ne suffisent point pour en tirer une conclusion générale ; jusqu'ici la preuve est bien foible. Deux homes connus ont sù se déguiser par ambition & sont revenus ensuite à leur naturel ; donc il en est de même de tous les autres. La conséquence n'est rien moins que certaine, & le témoignage d'HORACE, que l'on y ajoute, ne rend pas la démonstration plus complète.

*La Religion, la Morale mettent un frein à la force du naturel: Elles ne peuvent le détruire.* Cela est vrai, & il n'est point nécessaire qu'elles le détruisent, pourvu qu'elles en répriment les faillies & l'empêchent d'agir, on ne doit pas exiger davantage. Si la Vertu nous devenoit naturelle, si elle ne nous coutoit aucun effort, il n'y auroit plus de mérite à la pratiquer. Si la Religion & la Morale pouvoient refondre entièrement l'home & lui doner un nouveau Caractère, ce miracle une fois opéré, l'on seroit sage par nature, on n'auroit plus besoin de réflexions.

*L'ivrogne dans un Cloître, dit notre Auteur, réduit à un demi septier de Cidre, ne s'enivrera plus, mais il aimera toujours le*

*vin.* Qu'importe, pourvû qu'il ne succombe plus à ce penchant? Si convaincu de sa foiblesse, il s'est mis des entraves pour s'empêcher de tomber, il est louable de s'être fait cette violence, & d'avoir écarté pour jamais le danger.

*Si on pouvoit, continue-t il, changer son Caractère, on s'en doneroit un; on seroit le maitre de la nature. Peut-on se donner quelque chose; ne recevons nous pas tout? .. Nous perfectionons, nous adoucissons, nous cachons ce que la nature a mis en nous, mais nous n'y mettons rien. Dieu ne nous demande pas d'avantage; il nous défend de nous livrer au vice, mais il ne nous défend point d'y être enclins, parce que cela ne dépend pas de nous. L'habitude du crime en fortifie le penchant, par conséquent l'éloignement des occasions & la violence que l'on se fait à soi-même peuvent le diminuer: L'home vertueux n'est point celui qui est exempt de passions, mais celui qui fait en triompher.*

Nôtre Philosophe semble douter que la chose soit possible, *une de tes passions a dévoré les autres & tu crois avoir triomphé de toi.* Cela peut arriver sans doute; mais puisqu'il avoue que la Religion & la Morale mettent un frein à la force du naturel.

prouve par l'exemple d'un Gentilhomme attaché au service de FRANÇOIS I. & par celui de SIXTE V. Selon les règles de la Logique, deux faits particuliers ne suffisent point pour en tirer une conclusion générale ; jusqu'ici la preuve est bien foible. Deux homes connus ont sù se déguiser par ambicion & sont revenus ensuite à leur naturel ; donc il en est de même de tous les autres. La conséquence n'est rien moins que certaine, & le témoignage d'HORACE, que l'on y ajoute, ne rend pas la démonstration plus complete.

*La Religion, la Morale mettent un frein à la force du naturel: Elles ne peuvent le détruire.* Cela est vrai, & il n'est point nécessaire qu'elles le détruisent, pourvû qu'elles en répriment les faillies & l'empêchent d'agir, on ne doit pas exiger davantage. Si la Vertu nous devenoit naturelle, si elle ne nous coutoit aucun effort, il n'y auroit plus de mérite à la pratiquer. Si la Religion & la Morale pouvoient refondre entièrement l'home & lui doner un nouveau Caractère, ce miracle une fois opéré, l'on seroit sage par nature, on n'auroit plus besoin de réflexions.

*L'ivrogne dans un Cloître, dit nôtre Auteur, réduit à un demi septier de Cidre, ne s'enyvrera plus, mais il aimera toujours le*

*vin.* Qu'importe, pourvû qu'il ne succombe plus à ce penchant ? Si convaincu de sa foiblesse, il s'est mis des entraves pour s'empêcher de tomber, il est louable de s'être fait cette violence, & d'avoir écarté pour jamais le danger.

*Si on pouvoit*, continue-t il, *changer son Caractère, on s'en doneroit un; on seroit le maître de la nature. Peut on se donner quelque chose; ne recevons nous pas tout? .. Nous perfectionons, nous adoucissons, nous cachons ce que la nature a mis en nous, mais nous n'y mettons rien. Dieu ne nous demande pas d'avantage; il nous défend de nous livrer au vice, mais il ne nous défend point d'y être enclins, parce que cela ne dépend pas de nous. L'habitude du crime en fortifie le penchant, par conséquent l'éloignement des occasions & la violence que l'on se fait à soi-même peuvent le diminuer: L'homme vertueux n'est point celui qui est exempt de passions, mais celui qui fait en triompher.*

Nôtre Philosophe semble douter que la chose soit possible, *une de tes passions a dévoré les autres* & *tu crois avoir triomphé de toi.* Cela peut arriver sans doute; mais puisqu'il avoue que la Religion & la Morale mettent un frein à la force du naturel,

quand l'homme se sert de ce frein salutaire ; alors ce n'est plus une passion qui a dévoré les autres ; la Religion & la Morale condamnent également toutes les passions.

C'est donner une très mauvaise leçon de Morale d'insinuer que nous ne pouvons rien sur nos passions ; qu'elles ne paraissent quelquefois assoupies , que parce que la plus puissante a dévoré les autres. Un grand nombre de lecteurs est déjà tout disposé à conclure qu'il est inutile de se réprimer soi-même , que le plus court est de suivre tranquillement le penchant de la nature, & l'on va loin avec ce principe.

### CERTAIN , CERTITUDE

On prétend nous prouver qu'il n'y a de vraie certitude que celle qui vient d'une démonstration Géométrique ou Métaphysique ; que ce qu'on appelle certitude Physique, fondée sur le témoignage de nos sens ; & certitude Morale , appuyée sur la déposition d'autrui , ne sont que des probabilités , qui ne peuvent produire aucune conviction. La thèse n'est pas nouvelle ; voyons si notre Philosophe l'établit mieux que d'autres, qui l'ont avancée come lui.

Il cite pour exemple des témoins, qui déposent de l'âge d'un homme, fondés sur

son Extrait batistaire, Extrait antidaté à leur inscû pour des raisons secrettes & par un manège singulier. Voilà, dit-il, des gens qui ont la certitude de ce qui n'est pas.

Remarquons d'abord, qu'il n'est point ici question d'un fait, mais de la circonstance d'un fait; il ne s'agit pas de savoir si cet home est né, ou s'il vit; mais en quel tems il est né, qu'elle est la date de sa naissance. Or une date peut être altérée, & par le défaut de mémoire des tèmoinis, l'altération peut être difficile quelquefois à constater: On n'en peut disconvenir. L'exemple prouve donc seulement que la déposition de plusieurs tèmoinis, qui rend un fait certain, peut encore laisser du doute sur quelque circonstance, lorsqu'elle n'est pas aussi aisée à vérifier que le fait même? c'est dequoi tout le monde tombe d'accord.

Par le même raisonnement, on prouveroit qu'il n'y a point même de certitude Géométrique. Combien de fois d'habiles Géomètres ont ils crû prouver démonstrativement une proposition, qui après un mur examen s'est trouvée fausse? Ils prenoient pour démonstration, ce qui n'étoit qu'un Paralogisme. Voilà donc aussi des gens qui avoient la certitude de ce qui n'est

*p. 15.* En concluons nous que toute démonstration Géométrique peut être de même un raisonnement défectueux, & qu'il n'y a rien de certain en Géométrie ?

Autre exemple. *Si vous aviez demandé à la terre entière, avant le tems de Copernic, le soleil s'est-il levé ? S'est-il couché aujourd'hui ? Tous les homes vous auroient répondu, nous en avons une certitude entière : Ils étoient certains, & ils étoient dans l'erreur.* Ils n'étoient point dans l'erreur. Le Soleil se lève, quand il paroît sur nôtre horison ; il se couche, quand il disparoit ; son coucher & son lever ne signifient rien autre chose. Depuis COPERNIC, come auparavant, nous sommes certains par nos sens, s'il paroît ou s'il disparoit. Il ne peut y avoir là dessus ni doute ni erreur, sinon parmi les cerveaux dérangés. De savoir si c'est le Soleil, qui fait le mouvement qu'il nous semble faire, ou si c'est la Terre, c'est une autre question, dont nos sens ne sont pas aussi à portée de juger, sur laquelle on a pû se tromper, sur laquelle on se trompe peut être encore, malgré toutes les découvertes & les observations des Philosophes.

Bien plus ; je soutiens que selon les principes de nôtre Auteur, nous ne pourrions jamais être certains, si c'est le So-

leil ou si c'est la Terre qui tourne; car enfin comment les Astronomes pourroient-ils le vérifier? par leurs Observations, c'est à dire par le témoignage de leurs yeux aidés de Lunettes & de Téléscopes; mais si le témoignage des yeux n'est pas un fondement infallible de certitude, comment les Observations appuyées sur ce témoignage peuvent elles être certaines? Loin d'être assurés si c'est le Soleil ou la Terre qui tourne, nous ne savons pas seulement avec certitude, s'il y a un Soleil ou s'il y a une Terre. Nôtre Auteur se sert donc du témoignage même des sens, pour prouver que les sens ne méritent aucune croyance. Peut on déraisonner d'une manière plus choquante?

*Les sortilèges, dit il, les divinations, les objections ont été longtems la chose du monde la plus certaine aux yeux de tous les Peuples; quelle foule innumérable de gens, qui ont vu toutes ces belles choses, qui en ont été certains. Aujourd'hui cette certitude est un peu tombée. Il se trompe encore; la certitude du fait est toujours la même; c'est sur la cause, qu'il y a souvent eû de l'erreur. On ne peut douter qu'il n'y ait eû des sortilèges; c'est à dire, des effets surprenans dont on ne comprenoit pas la cause; des gens qui se mêloient de*

prédire l'avenir & dont les prédictions se sont vérifiées par hazard ou autrement; des maladies singulières que l'on a quelquefois prises pour des obsessions; non-seulement ces faits ne sont pas douteux, mais ils se renouvellent encore aujourd'hui, quoique peut-être moins fréquemment qu'autrefois. Quelle en étoit la cause? Y avoit-il du surnaturel? Voilà la question sur laquelle on peut former des doutes, sur laquelle on a souvent donné dans l'illusion, parce qu'elle n'est pas du ressort des sens. Aucun de ces exemples ne prouve donc que le témoignage des sens soit une source d'erreur sur les objets qui sont à portée des sens, & dont ils sont les Juges Naturels.

Passons à la certitude Géométrique. Un jeune home à qui l'on a démontré cette proposition; *les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, en est très certain & il l'est pour toute sa vie. Voilà, dit-on, une certitude bien différente des autres; elles n'étoient que des probabilités, & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs, mais la certitude Mathématique est immuable & éternelle.*

Il est absolument faux, que dans les exemples précédens, la certitude des faits n'ait été qu'une probabilité & que ces

probabilités soient devenues des erreurs; les faits sont demeurés certains & le seront toujours; leur certitude est immuable & éternelle; il est impossible que ce qui a été une fois n'ait pas été; il n'y a pu avoir d'erreur que sur leurs causes ou leurs circonstances, parce qu'elles n'étoient pas de nature à être vérifiées par les sens.

De même en Géométrie les propositions aussi simples & aussi évidentes que celle dont on a parlé peuvent être démontrées sans aucun danger d'erreur; mais combien d'autres propositions plus compliquées que l'on a cru avoir démontré & qui ne l'étoient pas, dont l'évidence prétendue n'étoit qu'une illusion, dont on a enfin reconnu la fausseté? Ces Géomètres, qui en étoient si certains, ne l'ont pas été pour toute leur vie; leur certitude Mathématique n'étoit ni immuable, ni éternelle. Continuons à écouter notre Auteur.

*J'existe, je pense, je sens de la douleur; tout cela est-il aussi certain qu'une vérité Géométrique? Oui. Pourquoi? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe, qu'une chose ne peut être & n'être pas en même tems. Je ne peux en même tems exister & n'exister pas, sentir & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même tems avoir cent quatre vingt degrés qui font l'*

*somme de deux angles droits , & ne les avoir pas.* Cela est au mieux , mais par la même raison , quand je vois luire le Soleil & qu'un million d'hommes le voient avec moi , il est impossible que le Soleil ne luise pas : Il est impossible qu'un million d'hommes croient voir le Soleil & ne le voient pas. Si tant de sensations uniformes étoient une illusion , il faudroit dire que Dieu n'a créé les hommes avec des sens , que pour se jouer d'eux & les tromper continuellement ; ce qui répugne à l'idée que nous devons avoir de la sagesse & de la bonté du Créateur.

Concluons avec nôtre Philosophe : *La certitude Physique de mon existence , de mon sentiment , des objets de mes sensations , & la certitude Mathématique sont donc de même valeur , quoi qu'elles soient d'un genre différent.* Quant il ajoute , *qu'il n'en est pas de même de la certitude fondée sur les apparences ou sur les rapports unanimes que nous font les hommes* , il tombe en contradiction. La certitude fondée sur les apparences ou sur le rapport unanime de nos sens est appuyée , tout come la certitude Géométrique , sur l'évidence de nos idées , sur l'impossibilité qu'il y a qu'une chose soit & qu'elle ne soit pas.

Je vois le Soleil , donc j'existe ; la chose

est certaine. Je vois le Soleil, donc le Soleil existe: Je soutiens que celle ci ne l'est pas moins. Qu'est-ce que sentir? C'est être frappé par un objet; un objet qui n'existe pas, peut-il me frapper? Il seroit & ne seroit pas.

Sur tout ceci nous avons quelques remarques à faire. 1°. Nôtre Auteur contredit ici ce qu'il a insinué dans les Articles *Ame & Bêtes*, qu'il n'est pas certain par la raison si nous avons une ame, que c'est Dieu qui est nôtre ame. Le même sentiment intérieur par lequel nous sommes convaincus, que nous pensons, que nous voulons, que nous sentons, nous convainc de-même que le principe de nos pensées, de nos sensations, de nos volontés est en nous, & non hors de nous; que ce principe c'est nous mêmes; par conséquent nous sommes aussi certains d'avoir une ame, que nous le sommes de penser, de vouloir, de sentir, d'exister.

2°. Il abuse des termes & il confond les idées. On appelle certitude Géométrique & Métaphisique celle qui vient du rapport & de la liaison de nos idées; ainsi nous sommes certains que nous existons, que le tout est plus grand que la partie &c. Certitude Physique celle qui est fondée sur le témoignage de nos sens & sur

les Loix de la nature: Ainsi nous sommes assurés que le Soleil luit à midi, qu'il se lèvera demain &c. Certitude morale, celle qui est appuyée sur la déposition constante d'un grand nombre de témoins, telle est la croyance que nous avons qu'il existe une Ville de Paris &c. Il plait à notre Auteur d'appeler *certitude Physique* la conviction où nous sommes de notre existence & de supposer qu'elle est d'un genre différent de la certitude Géométrique, ce qui est faux; mais il avoit ses raisons pour confondre ainsi les notions les plus communes.

3°. Les Vérités, même Géométriques, n'entrent dans notre esprit que par le canal de nos sens; si un homme étoit privé de la vue & du tact dès sa naissance, pourroit-on lui faire comprendre ce que c'est qu'un triangle, ni l'égalité de ses angles avec deux droits? Révoquer en doute la certitude de nos sensations c'est donc ébranler indirectement les vérités Géométriques; personne ne fait plus d'usage de ses sens que le Géomètre, personne ne doit être mieux convaincu de la fidélité de leurs rapports.

Notre Philosophe se propose une objection: Mais quoi, me dites vous, n'êtes vous pas certain que PEKIN existe?

Des gens de différens Pays, de différentes opinions, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette Ville? *Je repons, dit-il, qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avoit alors une Ville de Pekin, mais je ne voudrois pas parier ma vie, que cette Ville existe, & je parierai quand on voudra ma vie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.*

Faisons attention à la vaine subtilité de nôtre savant raisonneur sur la déposition de tant de tèmoin, il lui est extrêmement probable que ce Pékin *éxisoit alors*; mais il ne voudroit pas parier sa vie, que cette Ville *éxisse maintenant*, parce que dès lors PEKIN a pû être englouti ou consumé par les flammes. Est-ce là raisonner de bone foi? Il est question de savoir si un home risque d'avantage en pariant que PEKIN a éxisté, qu'en pariant que les angles d'un triangle sont égaux à deux droits, & on lui soutient que non.

Pour savoir si ces deux vérités sont aussi certaines l'une que l'autre, si leur certitude est de même valeur & de-même poids, quoique d'un genre différent, ce n'est point à son avis que nous devons nous en rapporter, c'est à la conduite de tous les homes. L'ouvrier à jeun & tourmenté par la faim s'avise-t-il de douter s'il

a diné ? Quand il a mangé le quart d'un pain est-il en doute s'il a mangé le pain entier ? Il conçoit très bien par la mesure de son appétit, sans autre argument, que le tout est plus grand que la partie. Le Laboureur levé avant l'Aurore prépare tranquillement les bœufs & sa charue ; il n'hésite point de partir, avant que de savoir si le Soleil viendra éclairer son travail, come le jour précédent ; le Payfan imposé pour la taille paie humblement, sans qu'il lui vienne en pensée de douter s'il y a un Roi auquel elle soit due, & s'il en est le Sujet, quoiqu'il ne l'ait jamais vû. Voilà des certitudes de différentes espèces, Dira t-on qu'elles font plus d'impression l'une que l'autre, qu'en cédant à l'une on agit plus imprudemment qu'en obéissant à l'autre ?

En ceci le Philosophe ne se conduit point différemment du reste des homes ; il peut chicaner, contester, déraisonner en écrivant dans son cabinet, mais dès qu'il a quité avec la plume l'entêtement & l'esprit de contradiction, il agit come le plus ignorant & le plus grossier des homes & s'il faisoit autrement, il seroit insensé.

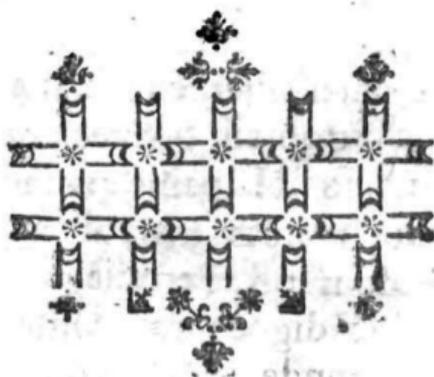
Nôtre Auteur finit par tourner en ridicule ce qu'on a imprimé dans l'Encyclopédie Art. *Certitude*. On y soutient, dit-il,  
*q. d. u. s.*

qu'un homme devoit être aussi sûr, aussi certain que le Maréchal de Saxe est ressuscité, si tout Paris le lui disoit, qu'il est sûr que le Maréchal de Saxe a gagné la Bataille de Fontenoy, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable; je crois tout Paris, quand il me dit une chose moralement possible, donc je dois croire tout Paris, quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible. Apparemment que l'Auteur de cet article vouloit rire, & que l'autre Auteur, qui s'extasie à la fin de cet article, écrit contre lui même, vouloit rire aussi.

La réfutation est courte. Il n'est point ici question de rire; la chose est assez sérieuse pour mériter un examen. Si notre Philosophe avoit de bones raisons à dire, il falloit montrer le foible de cette Dissertation de l'Encyclopédie, qu'il trouve fort plaisante. Tout Paris pourroit il se réunir à publier une chose physiquement impossible, si elle n'étoit pas évidemment? Voilà la question: L'on prie notre savant Philosophe de daigner la résoudre.

L'Auteur de la dissertation sur la certitude des faits n'a point dissimulé l'objection que l'on fait ici; il a montré que la règle est absolument la même pour juger

des faits naturels & des faits miraculeux; qu'il est phisiquement impossible que tout Paris puisse se réunir pour atester faussement un fait miraculeux, tout come il l'est, que tout Paris s'acorde à publier faussement un fait naturel; que le témoignage de tout Paris doit également operer la conviction dans l'un & l'autre de ces cas. Si ses raisonemens ne sont pas concluans, c'étoit ici le lieu d'en montrer le défaut; nôtre Philosophe a sagement esquivé cette discussion: En prouvant que les autres vouloient rire, il auroit pû lui même nous aprêter à rire à ses dépens.





## REFLEXIONS

*Sur l'Orgueil.*

**L'**HOMME se trompe, se fait illusion dans les jugemens qu'il porte. Loin de consulter sa raison, il s'en rapporte uniquement à ses préjugés, aux fausses idées dont il est imbu, à ses goûts, à ses penchans. Il se plaît dans ses erreurs; &, au lieu de considérer les objets par le côté où ils se montrent tels qu'ils sont, il fixe uniquement ses regards sur le côté où, couverts du masque qui les travestit, ils se présentent sous l'aspect le plus propre à séduire, à en imposer & à faire prendre le change.

C'est en particulier ce qui a lieu relativement à l'orgueil. Avec quels traits séduisans ne se le peint-on pas? Quels charmes, quels apas n'a-t-il pas, suivant la manière dont on l'envisage? C'est une passion noble, digne par conséquent d'animer une grande ame; voilà sous quel point de vue on le considère: Dès là on s'en promet les avantages les plus réels. **Contraste étonnant!** l'orgueil n'a rien qui réponde à l'idée qu'on s'en forme.

En éfet, ce portrait, quelque fidèle qu'il paroiffe aux yeux de l'orgueilleux, n'a rien de réel ; il eft tracé par l'imagination ; la raifon le défavoué. Elle nous apprend que l'orgueil, loin d'avoir rien de grand, rien d'élevé, n'a rien que de bas & de rampant. Il avilit, dégrade l'home à un point, qu'il n'eft pas concevable comment il s'aveugle jufqu'à s'y laiffer entraîner. Il n'eft aucun ordre de perfonnes, Savans & Ignorans, Grands & Petits, Riches & Pauvres, chez qui on ne le trouve déplacé ; on le condamne par tout. En lui même, il choque directement la raifon ; par raport à fes éfets, il eft opofé aux bones mœurs.

Il y a dans l'orgueil quelque chofe de fi puérile, de fi bizarre, de fi ridicule ; il a des caractères d'extravagance fi vifibles, fi frapans ; les préjugés qu'il fupofe font fi indignes d'un Etre intelligent & raifonnable, qu'on ne fauroit difconvenir qu'il ne choque directement la raifon. Qu'exige de nous la raifon ? Que nous jugions fainement des chofes, que nous ne les eftimions qu'à proportion de leur valeur, & qu'au lieu de nous laiffer éblouir par les charmes que leur prête l'imagination, nous nous en formions des idées conformes à la vérité : Maxime à

laquelle l'orgueil contrevient directement.

S'estimer pour des qualités qu'on n'a pas, apprécier plus qu'on ne doit celles qu'on a, s'estimer par conséquent plus qu'on ne vaut; se regarder come supérieur aux autres, tandis que, loin de les surpasser, on ne fauroit même les égaler; se croire plus digne qu'eux de la place qu'ils occupent, des avantages qu'ils possèdent, des éloges qu'on leur rend; faire trop de cas des dignités, de la naissance, des richesses; se laisser éblouir par l'éclat trompeur de ces avantages; s'en prévaloir pour s'attribuer sur d'autres une préférence, qu'ils sont en droit de révéndiquer, & qui, par les qualités personnelles leur est incontestablement due: C'est donner dans un ridicule impardonnable, c'est substituer le faux au vrai; c'est par conséquent faire voir qu'on ne raisonne pas. Or, se laisser aveugler par un penchant de l'ame au point de mettre le fantôme à la place de la réalité, c'est évidemment se dégrader.

On n'est pas plus excusable de se faire illusion sur son propre compte, que sur le compte d'autrui; mais on fait l'un & l'autre, lors qu'on a une si haute idée de soi, & qu'on en a une si petite de ceux à qui on se compare. C'est ordinaire,

ment un défaut de discernement, de justice d'esprit, & même d'équité, occasioné par un amour excessif de soi même, qui nous fait doner dans un semblable ridicule. Quoi de plus ordinaire & en même tems de plus frappant, que de voir des gens de ce caractère! Gens qui se croient tellement au dessus des autres, qu'il leur semble que la nature, dans la distribution de ses dons, les a eû particulièrement en vue; rien n'est inaccessible à leurs lumières, rien n'échape à leur pénétration, rien n'égale la beauté de leur génie.

Il en est d'autres aux yeux de qui les avantages de la naissance & de la fortune font d'un prix si excessif, & qui, par telà seul qu'ils les possèdent, ont d'eux mêmes une si haute idée. qu'ils se regardent comè des Etres incomparablement plus excellens que les autres homes, & se croient conséquemment dignes des hommages les plus respectueux & les plus distingués.

Si la raison, ce divin flambeau, présidoit toujours à nos jugemens; si on avoit pour maxime de la consulter, de l'écouter & de suivre ce qu'elle nous dicte, combien d'écarts n'éviteroit on pas? Si, constamment éclairé par elle, elle étoit

toujours nôtre guide, combien de préjugés, si indignes d'un Etre raisonnable, n'empêcheroit on pas de s'emparer de nos esprits & d'y établir un empire tirannique! Mais il n'arrive malheureusement que trop, ou, qu'on ne la consulte pas, ou, qu'on ne respecte pas ses leçons: Et voilà ce qui fait que tant de gens, même parmi ceux qui veulent passer pour Philosophes, & qui, par certains dehors trompeurs, affectent de paroître tels, se laissent dominer par l'orgueil.

Un home, qui fait usage de sa raison, ne se laisse pas éblouir par son propre mérite, quelque distingué qu'il soit, ni enivrer par les éloges qu'il reçoit, quelque fondés qu'ils puissent être; beaucoup moins s'attribue t il des qualités qu'il n'a pas. Son mérite ne l'aveugle point sur celui des autres; il le reconoit par tout où il le découvre; il aprécie avec justesse, avec équité & son propre mérite & celui d'autrui. Il n'est point susceptible de ces impressions séduisantes, flatteuses, éblouissantes que font, sur les esprits foibles, subjugués par les préjugés, les dignités dont on est revêtu, les Ancêtres dont on est issu, les richesses qu'on possède; aucun de ces avantages ne lui en impose; il n'en

fait point parade, il en jouit fans ostentation, & ne fait point confister en eux le vrai mérite.

Mais l'orgueilleux pense bien différemment : Semblable à ces instrumens de verres qui grossissent excessivement les objets, son imagination lui peint ses qualites come quelque chose de si grand, de si rare, de si sublime, qu'il ne voit personne qui puisse lui è re comparé. Talens distingués, génie sublime, esprit vif & pénétrant, connoissances étendues, il croit réunir tous ces avantages. D'autres en sont ils doués à un point, qui fait que leur réputation vole; pour ainsi dire, de climat en climat, loin d'en convenir au dedans de lui, il se croit supérieur à eux, sur les artiles mêmes où il ne pouroit s'empêcher de reconoitre son infériorité, si, plus raisonnable qu'il n'est, il daignoit examiner les choses de près & sans prévention.

Parmi les orgueilleux, il en est, il est vrai, qui sont forcés de s'avouer inférieurs à d'autres sur certains points. Un ignorant, un génie borné ou médiocre, par exemple, conviendra de la supériorité qu'a sur lui, à cet égard, un savant, un génie supérieur. Mais l'autorité, mais la noblesse, mais la richesse, le faste & la magnificence? Voilà, s'il possède l'un ou

L'autre de ces avantages, & plus encore s'il les réunit tous, le beau côté par lequel il se considère, & où il fixe incessamment les yeux. Ainsi, comptant pour peu les talens & la science, n'en connoissant pas le prix, leur préférant la dignité, la naissance, la richesse, il se regarde au dessus du Savant le plus distingué.

Ces avantages ne sont pas nous, ils ne sont pas partie de nôtre être; ils nous sont étrangers; ils ne produisent qu'un éclat emprunté; ils sont souvent l'effet du hazard & incapables, par eux mêmes, de nous doner de nouvelles perfections; cependant, par une illusion dont les homes ne sont que trop susceptibles, rien n'est plus propre à leur en imposer, rien ne contribue d'avantage à leur inspirer une haute idée d'eux mêmes.

Voyez un orgueilleux parvenu à une grande place: Il en est tellement ébloui, son imagination en est si frappée, son amour propre si flaté, son ame si enflée, qu'il se regarde avec la plus haute estime; non seulement il a un tel sentiment de soi, mais il croit le mériter de la part des autres; il n'y a respect si grand, ni vénération si distinguée, ni déférence si marquée dont il ne se croie digne. Tels sont les sentimens dont est affecté un home

qui, dans la possession des dignités, ne les envisage que du côté des idées de grandeur, d'élevation & d'estime qu'il y attache. Autant cet homme s'imagine être grand par le poste auquel il est élevé, autant marque-t-il de petitesse par l'orgueil qu'il en conçoit.

Un homme qui a l'âme grande, le cœur bienfait; qui, ne se laissant pas éblouir par l'éclat de sa dignité, n'oublie ni ce qu'il est, ni ce qu'il doit aux autres; qui n'exige pas plus de considération qu'il ne mérite; qui convaincu de l'importance des devoirs que lui impose son emploi, les remplit avec exactitude, sans chercher ces suffrages flatteurs, dont la vanité fait sa récompense; un tel homme est réellement digne d'estime; non pas précisément par son emploi, mais par la manière dont il en remplit les fonctions, & par les sentimens qu'il fait paroître. Mais il devient bientôt un objet de mépris, dès que rempli d'un sot orgueil, il donne par cela même des signes certains de la force du préjugé qui le domine.

Les dignités, par elles mêmes, ne nous rendent pas plus dignes d'estime que nous ne serions si nous ne les possédions pas. Combien n'en est-il pas qui ne doivent leur élévation qu'à l'intrigue, à la faveur,

aux sollicitations? Combien d'autres qui sont autant au dessous de ceux à qui ils sont subordonnés, qu'ils sont au dessus de ceux à qui ils ont droit de commander! Si d'un côté ils sont supérieurs, de l'autre ils sont inférieurs; obéir & commander, suivant les circonstances, voilà le personnage qu'ils doivent soutenir. Pourquoi donc s'en orgueillir d'un titre qui, en leur donnant une certaine autorité, les rend en même tems dépendans?

Que dirai-je de la noblesse? Plus je consulte ma raison, plus je reconois l'illusion de ceux qui, à ce titre, s'attribuent une préférence si marquée sur les autres. Qui me prouvera qu'un noble, considéré comme tel, vaut réellement plus qu'un autre homme? Sans doute on ne peut pas dire que, naturellement parlant, il soit plus susceptible qu'un roturier de ces sentimens qui caractérisent une belle ame; tels que sont la droiture, la générosité, la candeur, le désintéressement: Tous deux peuvent avoir ces sentimens, puis que tous deux sont également doués des mêmes facultés pour connoître le beau.

Il n'a pas dépendu du noble de naître dans cet état, plutôt que dans celui de roture: C'est une chose à laquelle il n'a contribué en rien; c'est, quant à lui, un

pur éfet du hazard ; c'est un avantage qui ne confifte que dans l'imagination , & qui tient uniquement à l'opinion.

Ce que je viens de dire de la noblèffe, peut aufi s'appliquer à la manière dont on envisage ordinairement la richèffe, le fafte & la magnificence qui l'accompagne. Ce font de chofes dont on fe laiffe fi aifément éblouir, auxquelles le préjugé nous fait atacher des idées fi flatteufes, fi féduifantes, fi propres à nous en imposer, qu'un des principaux éfets qu'elles produifent, pour l'ordinaire, c'eft de nous infpirer de l'orgueil. Avoir une fortune riante, faire une grande dépenfe, b.ïler par la pompe des équipages, par la fomp-tuofité de la parure, par la magnificence des ameublemens, on regarde tout cela come autant de perfections ajoutées à nôtre mérite ; & , cette idée nous affectant vivement, on s'envisage come quelque chofe de fort confidérable.

Les homes ne cèfferont-ils de fe faire illusion ? Seront ils toujours inconféquens, toujours entraînés par l'erreur, toujours subjugués par les préjugés, toujours fouds à la voix de la raifon ? Dites moi, vous qui ne vous ocupez que de vos richèffes, de vos équipages, de vos habillemens, de vos palais, de vos meubles, & qui

appréciez votre mérite sur ces trivoles avantages, où est l'usage que vous faites de votre raison? Des idées si absurdes, si visiblement contraires au bon sens, sont-elles assorties à la noblesse de notre ame, faite pour penser, pour raisonner, pour conoitre le vrai & pour s'y atacher?

Si notre mérite dépendoit des biens qui sont hors de nous, il seroit aussi peu solide, aussi fragile, aussi passager, aussi inconstant qu'eux. Dès que, par quelque accident, nous serions dépouillés de nos biens, de notre éclat, de notre faste, notre mérite disparoitroit en même tems.

Quel mérite y a-t-il d'être riche, d'avoir de grands revenus? Quel relief nous donnent ces brillantes bagatelles, que le luxe a introduites, & dont l'usage, dans un siècle esclave de la mode, est devenu nécessaire?

Je viens d'examiner les principaux objets qui excitent ordinairement l'orgueil des homes. Mais il ne suffit pas à l'orgueilleux, qu'il croie avoir du mérite; cette idée seule, toute flatteuse qu'elle est, ne le satisfait pas entièrement; il faut que son mérite soit connu, il faut qu'il lui attire des admirateurs; c'est une soif qui le dévore, c'est une ardeur qui le tourmente. Jamais il n'est rassasié d'éloges; plus il en

obtient , plus il en est altéré. On peut juger de-là des idées qu'il y attache , de la manière dont il en est épris & de l'impression qu'ils font sur son esprit , qui , abandonné à ses préjugés , les regarde comme un bien réel , digne par conséquent de ses recherches.

Cette démangeaison de faire parler de soi , d'obtenir , à quelque prix que soit , les éloges de la multitude , de se distinguer , de briller , de quelque manière que ce puisse être , ne peut procéder que d'un esprit foible , qui ne se suffisant pas à lui-même , ne vit que dans l'opinion d'autrui , fait consister son bonheur dans cette opinion & s'en rend esclave ; c'est une petiteesse indigne de l'homme , parce qu'une personne qui se pique de penser conformément à la raison , trouve sa satisfaction dans le sentiment d'elle-même , sans la chercher , avec tant d'avidité , dans l'opinion des autres.

Faire le bien , remplir des devoirs indispensables , être doux , humain , avoir de la droiture , de la candeur ; agir à tous ces égards par de bons principes ; voilà sur quoi doit être fondée la réputation à laquelle doit aspirer un cœur bienfait.

A quoi se réduisent les avantages qui résultent de l'opinion que nous voulons

que le public ait de nous sur les preuves que nous nous empresseons si vivement à lui doner de nôtre mérite? A certains sentimens de considération, d'estime & de déference: Et lors que l'esperoir de ces avantages est l'unique motif qui nous anime, cela vaut-il la peine que, pour les aquerir, on se done tant de mouvemens, dont le succès ne répond pas toujours à nôtre atente? Quand nôtre mérite, pour être ignoré, ne nous attireroit pas des admirateurs, des hommages & de la considération, en serions nous moins heureux, moins ce que nous sommes?

Que sommes nous, pour avoir une idée si excessivement avantageuse de nous mêmes, & pour chercher avec tant d'empressement à nous faire valoir dans l'esprit des autres? Hélas! si nous nous considérons avec attention, si, réprimant les mouvemens de l'amour propre, qui nous aveugle au point de nous méconoitre nous mêmes, nous nous envisagions par certains côtés, que nous nous trouverions différens de ce que nous pensons être! Si nous portions nos regards sur nos foiblesses, sur nos imperfections, sur les égaremens de nôtre raison, sur les bornes étroites de nos conoissances, sur leur incertitude, quel sujet d'humiliation pour nous!

Mais si c'est une tâche importante de travailler à se connoître soi même, il n'est que trop vrai que c'est ce dont on s'occupe le moins. On ignore ce que l'on est, & cette ignorance, dans laquelle on se plait, est la source d'une foule d'illusions, dont se repait nôtre imagination.

Oui, nous nous trompons étrangement dans le sentiment que nous avons de nôtre excellence. Entre ce que nous sommes & ce que nous croions être, la différence est si grande, si visible, si frappante, qu'on a peine à concevoir, que nous soions aveuglés au point de ne pas l'apercevoir. Nous avons comencé d'exister & nous devons cesser d'exister; & alors nous serons dépouillés de ces frivoles avantages qui excitent nôtre orgueil & qui lui servent d'aliment. Nous avons à nous reprocher une multitude de défauts, qui ternissent nos meilleures qualités; nos vertus, quelque pures qu'elles paroissent, ont souvent des motifs blamables, qui les font dégénérer en vices honteux. L'ame & le corps composent en nous un tout sujet à un dérangement continuel, exposé à mille maux & à mille accidens; les connoissances dont cette ame est ornée sont, à les bien prendre, fort superficielles, mêlées, de doutes, d'incertitudes

d'incertitudes & de sentimens faux; l'usage qu'on en fait répond souvent bien mal à leur destination. Voit-on que l'amour du bien, le respect pour la vertu, la vénération pour les mœurs, soient toujours le cortège de la Science? Parmi les Savans, il n'en est que trop, dont les connoissances, loin de les garantir des défauts qu'ils devroient éviter, ne font que les multiplier; qui se laissent entrainer à bien des écarts, & qui ne sont nullement attentifs à suivre les maximes qu'ils débitent avec tant d'emphase. Tel est l'homme! Presque tout en lui porte l'empreinte funeste de sa foiblesse & de sa dépravation.

Il est donc vrai que l'orgueil, par les préjugés qu'il suppose, par le ridicule & l'extravagance dont il est revêtu, choque la raison.

Il est aussi opposé aux bonnes mœurs: C'est sous ce dernier point de vue que nous allons le considérer.

Rien sans doute n'est plus propre à élever l'homme que les qualités du cœur, qu'un amour sincère & constant pour la vertu, que le respect pour les mœurs. Vainement sera-t-il distingué par les dons de l'esprit, par des lumières supérieures,

par le rang, par l'autorité, par le crédit, ou par d'autres endroits, tout cela, sans un cœur vertueux, ne produit qu'une admiration passagère. Tant qu'il n'est pas doux, humain, modéré, droit, modeste bien faisant, loin qu'on doive l'estimer, on doit le regarder come un objet de mépris. Or ces vertus si belles, si aimables, si dignes de l'home, ne sauroient s'allier avec l'orgueil; elles sont incompatibles avec cette passion, du moins à les envisager come des vertus pures, produites par le seul amour du devoir, & exemptes de tout motif blamable. En éfet, que de vices contraires à ces vertus ont leur source dans l'orgueil! Qui pouroit d'écrire les maux qui en résultent? Les colères, les querelles, les dissensions, les inimitiés, les envies, les jalousies, le défaut de reconnoissance, d'humanité, de droiture; voilà autant de suites funestes de l'orgueil. Si cette passion est capable de produire de si pernicious éfets, de quel oprobre ne se couvre point quiconque s'y laisse entrainer?

On convient généralement que rien n'est plus bas que l'ingratitude, & pour peu que l'on réfléchisse sur les éfets de l'orgueil on verra qu'il nous y porte naturellement. Un orgueilleux se figurant que tout lui est dû, que tout le monde

doit le servir & lui être dévoué, cette idée l'empêche de sentir le prix des bienfaits qu'il a reçus & conséquemment d'en être reconnoissant. Un autre mal qui naît de l'Orgueil, c'est que quand on est si prévenu en faveur de son mérite, quand on se croit si supérieur aux autres, on est ordinairement sensible à tout ce qui peut blesser les sentimens avantageux qu'on a de soi; & cette sensibilité fait que, pour la plus légère offense, pour la plus petite mortification, pour le moindre manque d'égard, réel ou chimérique, on se laisse aisément aller à la colère, à des emportemens; qu'on en vient à des injures grossières, scandaleuses; à des altercations, à des débats, & quelquefois même à d'autres extrémités encore plus facheuses; ce qui occasionne souvent des haines qu'on laisse invéterer, & des inimitiés, accompagnées de desirs de vengeance, qui ne finissent qu'avec la vie. Aussi rien n'est plus insupportable ni plus désagréable que ces gens fiers, hautains, orgueilleux. Toujours prêts à prendre feu pour la moindre bagatelle, que de mesures, que de précautions, que de ménagemens ne faut-il pas pour prévenir ce dont leur orgueil pouroit être blessé! L'entêtement est aussi

un éfet ordinaire de l'orgueil: La raifon en eft feufible. Quand, loin de fe défier de fes talens, de fes lumières, de fa capacité, on en a une haute opinion, on ne croit jamais être dans l'erreur. Ainfi dès qu'un home préfumptueux a embrassé un fentiment, quelque abfurde qu'il foit, il le défend avec chaleur malgré tout ce qu'on peut lui alléguer de plus propre à le convaincre qu'il fe trompe. Avouer fon erreur; ce feroit, félon lui, fe déshonorer. Il faut, pour éviter cette flétriffure, foutenir les opinions les plus contraires au bon fens, avoir recours à des fophifmes & fe roidir contre l'évidence.

Il eft des cas & des circonftances où l'amour de la vérité, l'intérêt de la Religion, celui de la Société nous font également un devoir de dire librement nôtre penfée, de combattre les fentimens des autres, lors-que ces fentimens choquent le bon fens, & de dévoiler des erreurs dangereufes, nuifibles à la Religion, à l'Etat, ou au bien public. Qu'alors on ait à faire à ces gens, toujours portés à fe croire feuls dépositaires de la vérité, il faut s'attendre aux plus grands défagrémens, car contredire des gens de cette trempe, c'est félon eux leur faire un outrage duquel ils feront tous leurs éforts pour fe venger.

Un Orgueilleux n'a que des procédés propres à révolter & à indigner ceux qui l'environnent ; ses discours , ses manières , ses actions , ses démarches , tout annonce un air de hauteur , de fierté & de mépris , qui ne peut que les outrer. Agir ainsi à l'égard de ceux que la nature , la fortune , ou le hasard ont traité avec moins de faveur que nous , c'est la marque d'une ame basse , d'un cœur mauvais , sans amour , sans affection pour ses semblables ; car , comment concilier l'amour avec le mépris ? Qui ne voit combien de tels sentimens sont bas & injustes ? Le moyen , quand on est ainsi disposé , de remplir les devoirs qu'impose l'humanité ? Ces gens enivrés de leur grandeur , éblouis de leur éclat , enflés de leur opulence , sont pour l'ordinaire durs , inhumains , sans pitié , sans compassion pour les misérables. Cela n'est pas étonnant : Quand on se peint les autres come des êtres vils & abjets , comment seroit-on sensible à leur misère ? Il n'est pas possible qu'alors le cœur soit accessible à la comiseration : Ce sentiment ne s'associe pas , dans une même ame , avec l'orgueil , il n'y a point d'afinité entr'eux. Pour être touché de l'état des malheureux , il faut leur prêter le même

sentiment qu'à nous, s'identifier avec eux; les envisager come des êtres semblables à nous, susceptibles, par conséquent, de sentir leurs maux come nous; & c'est ce que ne fait pas l'orgueilleux; il ne s'abaisse pas jusques là; vis à-vis de gens qui ne sont, à ses yeux, que des objets de mépris. Il paroît déjà de là que l'orgueil produit la dureté. Ajoutons encore une réflexion.

S'agit il de pourvoir aux besoins des nécessiteux, coment s'aquitera de ce devoir celui, qui, esclave de l'amour du luxe, cette funeste branche de l'orgueil, sacrifie une partie considérable de son bien à satisfaire cette passion? Quand, pour cela, il faut se procurer une multitude de choses couteuses & de grand prix; y en substituer d'autres, suivant les variations qui arrivent dans les goûts & dans les modes, & conséquemment faire de nouvelles dépenses, on devient dur & insensible à la misère des autres: Retenu par le motif de ses besoins propres, on leur refuse tout secours, ou on ne leur en acorde que de très modiques: On ne pense plus qu'à soi. Voilà coment le luxe, en multipliant nos besoins, étouffe en nous le sentiment de la comiseration.

D'autres maux encore résultent du lu-

re, come d'une source féconde & abondante de corruption, de désordres & de dérèglemens honteux. Cet article mérite d'autant plus que nous nous y arrêtions un peu, que c'est en quoi paroît le plus ordinairement l'orgueil ou la vanité des homes.

On fait combien les homes sont portés à l'imitation, sur tout quand il s'agit de choses qui flatent leurs goûts, leurs penchans, leur vanité: De là l'influence qu'a l'exemple sur la multitude. Ainsi dès qu'un home done dans le luxe, il a bientôt une foule d'imitateurs, qui s'empressent à l'envi de suivre son exemple, & même de le surpasser. C'est un poison qui se répand par tout. A cet égard, on ne sauroit disconvenir que le luxe ne soit un mal. On met, par là, les autres dans la périlleuse tentation de nous imiter, on les entraîne dans le précipice, & on leur fournit l'exemple le plus pernicieux.

Un home qui, par un amour éfrené pour le faste, dissipe son patrimoine, renverse sa fortune, comet incontestablement une injustice envers ses enfans; il les prive d'un bien qui leur appartient; il les réduit à l'indigence, & ne leur laisse pour héritage, après sa mort, que le triste sou-

venir de sa dissipation. Il se rend aussi coupable d'injustice envers ses Créanciers, en ce qu'il se met dans l'impossibilité d'acquiescer ses dettes.

Quand, pour soutenir les dépenses énormes qu'exige le goût pour le faste & la magnificence, il faut s'enrichir à quelque prix que ce soit; quand il faut réparer sa fortune ébranlée, ses affaires dérangées, on a quelque fois recours à la fraude, à la tromperie, à l'extorsion; on s'empare du bien d'autrui par toutes les voies possibles; on franchit toutes les barrières qu'oposent l'honneur & la justice; on n'écoute plus la conscience; on ne respecte plus la bonne foi; pourvu qu'on satisfasse son ardeur pour le gain, n'importe comment, c'est de quoi on ne se met nullement en peine. C'est ainsi que le luxe, par les tentations auxquelles il expose ceux qui s'y livrent, peut conduire, & conduit en effet quelquefois à l'injustice.

Il y a plus. Une vie molle, voluptueuse, oisive, est indigne de l'homme, incompatible avec ses devoirs, soit qu'on le considère comme homme, soit qu'on l'envisage comme Citoyen: C'est encore là un mal qui naît du luxe, qui en est inséparable. Que d'occupations frivoles, que de soins puériles & superflus n'exige point ce goût

pernicieux: Que de tems perdu! Cependant rien n'est plus précieux que le tems; en abuser, c'est certainement un grand mal. Ajoutons à cela, que ces gens esclaves de leurs aîsés, qui ne cherchent que les comodités de la vie, sont ordinairement lâches, éféminés, incapables de rien entreprendre qui demande des éforts, du travail, de la fatigue; la moindre difficulté les rebute, le moindre obstacle les éfraie; la vertu n'a nul attrait pour eux: Tout les décourage. Que deviendrait un Etat, qui ne seroit composé que de semblables Citoyens? Quelles mœurs y auroit-il? Comment se soutiendrait il? Quels défenseurs auroit-il? Quelle indifférence pour les intérêts de la Patrie? Quel relâchement dans l'exercice des Emplois! Quel froideur pour le bien public! Quel dégoût pour la vertu, qui est le plus ferme apui des Empires! Non, il n'est pas possible qu'un Etat, quel qu'il soit, où le luxe est porté à l'excès, où par conséquent les mœurs sont dépravées, les sujets apauvris; le Peuple amoli, où en un mot, règnent tous les désordres qui suivent ce vice dangereux, puisse se soutenir; il faut, tôt ou tard, qu'il périsse. Que d'exemples fameux en ce genre n'avons nous pas! Combien d'Etat puissans & florissans n'ont pas été abimés par la!

Apologistes du luxe, cessez de nous débiter vos pernicious paradoxes : Votre cause, convenez en, est insoutenable ; vous ne la défendrez jamais avec succès. Une seule réflexion, mais qui est sans réplique, suffit pour vous fermer la bouche & pour détruire vos sophismes, c'est que le luxe est opposé aux bonnes mœurs : Or tout ce qui est opposé aux bonnes mœurs, est très sûrement un abus que, ni en morale, ni en politique, on ne doit nullement tolérer.

A combien de crimes n'entraîne point ce desir éfrené de la gloire, des grandeurs, des dignités ? Oui, l'ambition, cette passion sans bornes, qui agite si fort l'homme, qui le tyrannise sans cesse, qui, plus elle obtient, plus elle forme de desirs, de projets, d'entreprises ; l'ambition est le fléau de la Société, la source d'une foule de maux qui désolent l'humanité. Pour parvenir à ses fins, elle ne se fait nul scrupule d'employer les moyens les plus contraires à l'honneur, à la probité & à la justice. Tromperie, dissimulation, mensonge, flatteries, intrigues, bassesses, sollicitations, importunités ; telles sont ses ressources. Rien ne coûte à l'ambitieux ; il n'est retenu par aucun motif, pourvu qu'il parvienne à son but.

Qu'on consulte l'Histoire, on y verra

avec éfroi les maux afreux & fans nombre qu'a produit l'ambition. En éfet, tout ce qu'on peut imaginer de plus noir, de plus barbare, de plus révoltant, elle l'a fait comettre. Tel est le caractère des violentes paffions; elles ont fur celui qui en est animé, un ascendant fi grand que, pour être fatisfaites, elles lui font tout ofer, tout tenter, tout mettre en ufage.

Plus je réfléchis fur l'orgueil, plus je le trouve capables de produire les éfets les plus funeftes. Est-il un vice plus noir, plus odieux, plus propre à avilir l'home, même à les propres yeux, que l'envie? Or l'orgueil ne va jamais fans l'envie. Il n'est pas difficile d'en concevoir la raifon, elle fe présente naturellement à l'efprit. Un home qui n'aspire qu'a s'élever, qui ne respire que la gloire, l'honneur, les distinctions; qui voudroit feul fixer les regards; être feul admiré, confideré, honoré, ne voit qu'avec chagrin que d'autres brillent, fe distinguent, l'éfacent, ou partagent avec lui les fuffrages & l'admiration du public. Le mérite, le génie, les talens des autres, le rang qu'ils occupent, l'autorité dont ils font revêtus, les honneurs dont ils font décorés, font des titres fuffifans pour exciter fen envie.

Dès que l'envie s'empare d'un home, à

quoi ne doit-on pas s'attendre de sa part ? Il n'est rien qu'il ne soit capable d'entreprendre pour nuire à ceux dont le mérite, lui fait ombrage. De là ces médisances atroces, de là ces calomnies noires, qui attaquent la réputation la mieux méritée.

Garantissons nous donc soigneusement de l'orgueil, & nous deviendrons plus doux, plus pacifiques, plus humains, plus sociables. Peignons nous l'humilité telle qu'elle est, come une vertu belle, grande, sublime, conforme à nôtre nature, & propre à nous élever à une grandeur réelle.

O ! Vous, homes fiers & superbes, qui, jusqu'ici, n'avez connu cette vertu que de nom, arrachez de vos esprits les funestes préjugés qui vous en dégoûtent : Etudiez la, aimez la, admirez la ; soyez vivement pénétrés de sa beauté, de son excellence, de son utilité & par rapport à vous & par rapport à ceux avec qui vous vivez. Puisset-elle, au lieu de l'orgueil qui vous domine, occuper désormais une place dans votre cœur ! C'est le vœu par lequel je finis ce Discours.



CONSEILS

*D'un Père à son Fils, sur le point de faire sa première campagne. Traduit de l'Allemand.*

**P**ARTEZ mon Fils ? allez mon cher E \* \* où vôtre fort vous apelle ! Allez vous couvrir de gloire , récompense de valeur ! Vivement touché de cette séparation , vôtre père vous suit de l'œil & soupire. La plus tendre des mères est en larmes. Elle confond ses soupirs avec les vœux que fait mon cœur , pour se conso'ler de l'éloignement d'un fils , qui déjà donne les plus belles espérances. La route , dans laquelle vous entrez d'un pas assuré , ne vous est pas encore connue. Guidé , enflamé par l'honneur , vous vous déterminez pour une carrière , où plus d'un monstre , tapi dans les ténèbres , épie le moment de vous nuire ; où vous trouverez à chaque pas des épines , qui en vous bleissant vous réveilleront de vôtre sécurité. Non , je ne crains pas pour vous mon fils , ce genre de péris qui sont les seuls dont le cœur de tant de Pères est alarmé. C'est d'un

œil tranquille que je vous verrai désormais soldat intrépide montant à l'assaut ou au fort du combat, faisant face à ces bouches infernales, qui vomissent la mort. N'en doutez pas, mon fils, vos jours sont en la main de celui qui conduit l'Univers dans l'état où il l'a formé. Plein de cette confiance, le plus fort de tous les apuis, pourquoi n'afronteriez vous pas courageusement une mort prochaine ?

\* Mais vous le dirai je, mon fils ? Il est bien d'autres écueils qui me font trembler pour votre nasselle, avant qu'elle ait atteint le port. J'aperçois un buisson chargé de roses. L'éclat de leurs brillantes couleurs, & le parfum exquis qu'elles exhalent, sont autant de voix qui vous disent, venez, couronnez vous de ces fleurs. Ah ! jeune home, gardez vous bien d'en cueillir. Ne voyez vous donc pas ce serpent entrelacé dans les branches de l'arbuste, tout prêt à punir votre témérité ? Ciel ! quelle beauté divine ! Que les regards sont pleins de charmes ! La douceur, l'amour, l'afabilité brillent dans ses yeux. La nature a versé sur elle tous ses attraits en abondance. Je l'entens qui vous fait les ofres les plus séductrices. Votre jeune cœur palpite, ce cœur aussi susceptible de sentimens tendres & délicats, qu'incapa-

ble de tout artifice. Malheur à vous, jeune home, si vous vous unissez à cet objet. Ses regards il est vrai, sont pleins de douceurs; ses lèvres vous jurent un amour éternel; mais ne vous fiez ni à ces regards, ni à cette bouche trompeuse. Le cœur n'est pas d'accord avec elle; il se nourrit de tout autres sentimens. La perfide se fait un jeu de la fausseté; & amie en aparence, elle n'aime, & n'adore d'autre Divinité qu'elle même. Fuyez! Ah, fuyez cette enchanteresse. Ingrate, elle vous fera avaler avec un souris cruel, le poison le plus amer & la mort, dans le Nectar que sa main mixione pour vous.

Que vois-je? Un nouveau goufre qui vous menace, mon fils! C'est le faux point d'honneur qui atise son feu pour vous embraser. Un préjugé, un rien obscurcit trouble la raison. Déjà le fer homicide est tiré, ce fer avec lequel on a percé tant de fois dans le premier feu de la colère, le cœur de son meilleur ami. Ah! mon fils, évitez, évitez ces homes, rebut de l'humanité, dont la fausse valeur emprunte l'éclat du courage. Je ne conois de vrai héros, que celui, qui, toujours prêt à verser son sang pour défendre sa patrie; son ami, & l'innocence opprimée, ne consent à le répandre que pour eux.

Vous munirai je contre les vices grossiers auxquels le vulgaire s'abandonne? Vous dirai-je, mon fils, ne vous traînez pas dans cette fange dont le vil peuple fait son élément. Mais non, je conois votre cœur; je fais qu'il est éloigné de toute bassesse, & qu'héritier des sentimens élevés de vos ancêtres, ils vous feront prendre un essor hardi vers un but digne de vous.

La folie qui se couvre adroitement du vernis de la sagesse; la fausse piété dont l'hipocrite ose se parer; les railleries indécentes des esprits légers; la société de ces prétendus sages, qui d'un front orgueilleux tournent en ridicule Dieu, la raison, & l'ordre moral, c'est mon fils, c'est là la peste des jeunes gens; elle marche sans cesse à la faveur des ténébres, pour porter plus sûrement ses coups mortels à l'innocence.

Qui fait, mon fils, qui fait si la Providence n'arange pas déjà la couronne qui doit être un jour la récompense de vos belles actions? Dites vous bien, si vous avez le bonheur de l'obtenir, que l'envie au regard louche est prête à vomir contre vous le fiel qui distille de sa bouche impure.

Mais quel est cet homme, qui vient à vous avec tant d'empressement, qui paroît animé de la tendresse la plus vive pour vous,

& qui partage avec transport dans vos bras la joie que vous éprouvez ? Votre bonheur fait le sien ! Puissent, dit-il, puissent les nœuds de la tendre amitié qui nous lient n'être rompus que par une mort tardive ! Maudite engeance du plus perfide des homes ! Ah ! Qu'il ne te réussisse jamais de tromper si indignement un cœur sans artifice

Mon fils ! Ce malheureux est un traître ; il porte secrètement le poignard que sa main a filé pour votre perte. Mais si le Ciel propice vous accorde son bienfait le plus précieux , si vous avez le bonheur d'acquérir un ami , partagez , jusqu'au tombeau votre cœur avec lui. Que son conseil vous guide ; que son coup d'œil vous serve de loi , lorsque les vents seront déchainés contre vous , & que l'orage grondera sur votre tête. Soyez toujours prêt à lui faire avec joie , le sacrifice de votre fortune , de vos biens , & même de votre vie.

Non , mon fils , non , vous ne serez pas sans cesse dans le sein de la fortune ; sa roue , toujours en mouvement , tourne avec la rapidité d'un éclair. Armez donc votre cœur de constance & de fermeté. Le Héros Chrétien fait se dire au fort de la tempête la plus violente , que c'est le ciel qui l'a excitée ; & spectateur tranquile , il voit

avec sang froid les tours & les palais crouler sur leurs fondemens, & tomber en ruine à ses pieds.

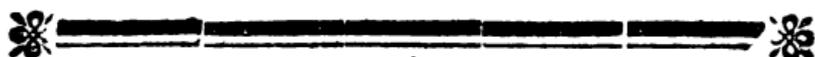
Ce n'est qu'en frémissant que j'y pense mon Fils ! Il arivera souvent qu'un devoir austère vous confiera le glaive de la vengeance, soit pour punir, soit pour inspirer de la terreur. Déjà le son de la trompète, qui donne le signal du carnage rétentit dans les airs. Déjà le fer, & la main qui le porte sont ensanglantés. La violence marche devant vous. La désolation, le feu, & les tourmens font à votre suite. Avancez, avancez, allez à un triste triomphe à travers les cadavres & les ruines ; que les prières n'attendrissent pas votre cœur. Imposez actuellement silence à la voix de la nature. Le Ciel le veut ainsi. Il ordonne pour le présent que vous soyez inexorable, mais non pas insensible. Voici quelle est son ordonnance éternelle. Il veut que l'homme, ouvrage de ses mains, ne nuise jamais à l'homme, à moins qu'il n'y soit forcé pour sa défense. Non, ce n'est ni la soif du sang, ni la fureur, ni la cruauté des bêtes brutes, qui annoncent la véritable valeur. Le héros, le vrai héros n'est terrible qu'au fort de la mêlée, sur le champ de bataille. Victorieux, il est doux, il est compatissant. Furieux par nécessité, il est humain par inclination.

Son bras teint de sang , protège l'ennemi qu'il a terrassé ; il mêle les larmes aux siennes , & son cœur généreux n'est jamais inaccessible aux sentimens de pitié. Tel puissiez vous devenir avec le tems , ô mon fils ! & je vous annonce des torrens de bonheur & de gloire. Ah ! Si je pouvois voir mon cher E\* \* placé dans un si beau jour , je comencerois dès-lors à m'envisager come le plus fortuné des Pères.

Bientôt je toucherai à mon terme. Déjà la plus belle partie de mes jours est passée , la flèche ne vola jamais avec tant de rapidité. Encore un peu de jours , & la vicillesse m'apportera sur ses aîles pesantes ses glaces , & ses dégouts. Il n'y a pas long-tems que mon cœur étoit plein de vivacité & de feu ; mais le sang qui circule aujourd'hui dans mes veines n'a presque plus de chaleur. Je sens , que l'édifice fragile de mon corps s'ébranle & s'affaîsse. Je sens , que bientôt cette tente terrestre croulera dans la poussière. Il me semble..... peut être..... silence ! Le voile s'abaisse ; il n'appartient pas à un œil mortel de percer dans les ténèbres de l'avenir. Quelle sonne , quelle sonne quand elle vaudra l'heure où je rentrerai dans la poudre. Pourvû que j'aie rempli la tâche que le ciel m'a imposée , je me coucherai tranquille-

ment dans la tombe, azile du repos, & l'on me verra, mes chers enfans, l'on me verra vous céder avec joie, tous les biens que la Providence m'avoit acordés.

Recevez ces derniers accens de ma voix ; je vous les consacre come un tribut de ma tendresse paternelle que vous méritez si bien. Mon cher J\*\*, mon cher E\*\*, mes trois chères filles, & vous ma tendre Epouse ! Puissé la Providence vous protéger lorsque le sépulcre m'aura reçu dans son sein. Un jour, un jour viendra, où nous nous reverrons glorifiés dans le lieu de la béatitude, dans cette demeure éternelle, où la plus respectable des Mères, à l'éducation de laquelle je dois tout mon bonheur, nous déjà précédés, & où sont réservées de magnifiques récompenses à celle, qui, digne d'un meilleur sort, a coulé ses tristes jours dant le sein de l'amertume & des larmes..... Maintenant jeune Héros ! Fournissez avec courage la carrière qui vous est ouverte. Vous pouvez vous permettre désormais les plus belles espérances. Suivez, mon fils, suivez mes conseils paternels, & je vous anonce la bénédiction, le bonheur, & la gloire.



## SEANCE PUBLIQUE

*De l'Académie des Sciences, Belles-Lettres  
& Arts de Besançon.*

**L'**ACADEMIE, après avoir assisté le matin dans l'Eglise des P. P. Carmes à une Messe en Musique & au Panégyrique de ST. LOUIS, prononcé par le P. la MOUILLE, Carme déchauffé, tint l'après midi une Séance publique pour la distribution des Prix, à laquelle M. le Duc de RANDAN & M. de la CORE' assistèrent en qualité de Directeurs nés de l'Académie.

Cette Séance fut ouverte par un Discours de M. ROUGNON Professeur en Médecine de l'Université de cette Ville, & Vice Président de l'Académie; dans lequel il exposa les motifs qui avoient engagé à réserver les Prix de l'Eloquence & des Arts. Il anonça ensuite, que le Prix de l'Erudition avoit été partagé entre les Dissertations N<sup>o</sup>. 2. & 3. Le Père SORNET, Bénédictin de l'Abaye de St. Vincent de Besançon fut reconu l'Auteur du N<sup>o</sup>. 2. & M. PERRECIOT, Maire de la Ville de

Baume du N<sup>o</sup>. 3. M. ROUGNON déclara que l'*Abcessit* avoit été ajugé à la Dissertation N<sup>o</sup>. 1. dont le Père COUDRET, Prieur des Bénédictins de St. Ferjeux, près Besançon, fut reconu l'Auteur. Après la lecture des Dissertations couronnées on termina la Séance par l'annonce des Sujets proposés pour les Prix de 1766.

Le premier Prix, fondé par feu M. le Duc de TALLARD, est destiné pour l'Eloquence. Il consiste en une Médaille d'or, de la valeur de 350. Liv. & come l'Académie a réservé celui de 1765. elle en distribuera deux du même genre le 24. Août 1766: Le sujet du Discours sera : *Il importe autant aux Nations qu'aux Particuliers, d'avoir une bonne réputation.*

Le second Prix, également fondé par feu M. le Duc de TALLARD est destiné pour l'Erudition. Il consiste en une Médaille d'or de la valeur de 250 Liv. L'Académie propose, pour sujet de la Dissertation: *Ce qu'étoient les anciens Præux?* La Dissertation doit être d'environ trois quarts d'heures de lecture, sans y comprendre le Chapitre des preuves. Les Auteurs, qui emploieront des Chartres non encore imprimées; auront soin de les procurer en entier, pour mettre l'Académie

en état de mieux apprécier les preuves qui en résulteront.

Le troisième Prix, fondé par la Ville de Besançon, est destiné pour les Arts. Il consiste en une Médaille d'or de la valeur de 200 Liv. Le sujet du Mémoire sera: *La manière la moins onéreuse de fabriquer du Salpêtre en Franche Comté.* Les Auteurs qui se prévaudront de la pratique des Pays voisins sont avertis d'en détailler les procédés & d'en constater les résultats avec exactitude.

L'Académie, n'ayant pas trouvé ses vues entièrement remplies dans la multiplicité des ouvrages qui ont concouru sur le sujet proposé pour 1765, a jugé à propos de réserver le Prix de cette année, de même que le Prix déjà réservé de 1764. L'importance du sujet l'a déterminée à le proposer de nouveau avec plus d'étendue; & ce quelle desire pour l'intérêt des Citoyens de Besançon, l'émulation des Concurens le lui fait espérer. Elle demande donc encore :

*La meilleure manière d'assurer ( par quelque moyen que ce soit ) le stockage des bois destinés au chauffage de la Ville de Besançon.*

Les ouvrages qui ont concouru cette année, seront encore admis au concours de l'année prochaine, avec les changemens

que les Auteurs estimeront convenables ; On leur recommande de combiner avec plus d'attention, la possibilité, la solidité & l'économie ; & come ils paroissent n'avoir pas assez connu ou observé le local, ils doivent considérer ,

1°. Que le Port de Rivotte a 300 toises de longueur depuis le rocher qui fait faille dans la rivière du Doubs jusqu'au glacis de la Ville, où le Port se termine.

2°. Que le Doubs a 55 a 60 toises de largeur entre le Port & la rive opposée, que l'on appelle les prés de Vaux, vers lesquels le cours de cette rivière la porte plus naturellement,

3°. Qu'il faut sur tout se prémunir contre le ravage des glaces, & la violence des vents refferés par les montagnes près de Besançon.

4°. Que dans le lit de la rivière, entre le Port & les prés de Vaux, on découvre une chaîne de rochers contigus, mais plus sensibles du côté des prés de Vaux.

5°. Que ces rochers sont recouverts d'une vase assez mouvante, dont l'épaisseur est de 3. 7. ou 8 pieds dans différens endroits.

Les Auteurs qui travailleront pour les différens sujets que l'Académie propose, ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages.

gés, mais seulement une devise ou sentence. Ils la répéteront dans un billet cacheté, & attaché à la pièce; ce billet contiendra leurs noms & leurs adresses. Les ouvrages seront envoyés, francs de port, à M. BINETRUY de Grand fontaine, Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le premier de Mai 1766. Les Auteurs qui se feront conoitre par eux mêmes, ou par leurs amis, seront exclus du concours.



## LIVRES NOUVEAUX.

**R**ECHRCHES sur l'origine du Despotisme Oriental. Ouvrage posthume de Mr. B. J. D. P. E. C.

Monstrum horrendum, informe, ingens.

VIRGILII

CETTE Epigraphe, par laquelle l'Auteur veut sans doute caractériser le Despotisme, convient assez bien au livre même dont nous allons donner l'analyse. Il y a quelque tems que cet ouvrage de ténèbres a vû le jour: Puis qu'il est déjà assez répandu, nous croyons devoir le livrer au mépris des Amis de la Religion, de la Société, &c

de l'ordre. Sous un titre, qui ne permet que des recherches historiques, ou politiques, l'Auteur insulte le Christianisme avec encore plus d'audace, que les petits esprits forts de nos jours. Ces Mrs. ne comprendront ils jamais, que de tels écrits avilissent l'Auteur, nuisent aux lecteurs qui manquent de lumière, & déplaisent aux éclairés.

Nous remarquerons d'abord, que l'Auteur anonyme a le ton le plus nettement décisif qu'il soit possible. Il nie, ou affirme hardiment; il fait, dit-il, des découvertes, & le tout sans autres preuves que se, fictions, les opinions, les conjectures. Il auroit pû mettre pour seconde Epigraphe, *est pro ratione voluntas.*

L'anonyme fonde ses hipothèses sur ce qu'il apelle les malheurs du monde. *Les siècles ont vu, dit-il, des tems déplorables, ou l'ordre de la nature troublé & renversé, a précipité tous les êtres de nôtre globe dans des calamités sans nombre. Le monde a perdu sa lumière; la marche du soleil & des planètes s'est altérée; les continens, que nous habitons, ont été des scènes mouvantes, où les incendies, les inondations, les tremblemens & les tenebres ont régné tour à tour, & sur lesquels les mers, les fleuves & les rivières, sautoit débordées, sautoit desséchées,*

*Ont produit mille fléaux successifs, qui ont désolé le genre humain..... les monuments naturels qui restent par tout le monde de ces anciennes & éfroyables catastrophes, sont aujourd'hui, & d'puis une infinité de siècles, méconus de presque tous les habitans de la terre : Ce n'est qu'un petit nombre de Physiciens & de Philosophes, qui, depuis un siècle tout au plus, comencent à y lire l'histoire ancienne de la nature & du genre humain. On renvoie le lecteur à TELLIAMED, à l'Histoire naturelle de Mr. de BUFFON, aux Oeuvres de Mr LEHMANN &c, c'est à dire, qu'on apuie des hypothèses sur des hypothèses: Construction très solide comme l'on voit.*

*Le Déluge universel, qui sumergea le genre humain, suivant les Anales des Hébreux, y paroit avoir moins de suites, que n'en a-  
 vout chez les Romains, une inondation du Tibre. C'est un fait isolé, aussi tôt oublié que raconté, & qui ne tient plus à aucun des événemens des siècles qui ont suivi. Il est visible, que les erreurs abondent dans ces dernières lignes; elles abondent aussi dans tout l'ouvrage: Il n'est pas possible de les toutes relever. Nous dirons seulement à l'égard de ce que l'Auteur avance sur le Déluge, qu'il ne doit pas ignorer que l'Écriture Sainte parle des plus grands événe-*

mens avec une sublime simplicité, & avec une noble précision; elle en dit assez pour instruire, & pas assez pour satisfaire la curiosité.

Quelques homes échappés à la ruine du monde, vécurent dans les antres & dans les rochers des montagnes. Les jugemens redoutables que Dieu venoit d'exercer sur l'espèce humaine remplirent leur ame de terreur: Ils s'attendirent à un nouveau jugement, & à une nouvelle & dernière destruction: Ils établirent une religion & des loix, dont le fondement fut l'idée & la crainte de ce jour fatal, & des malheurs passés: Ils instituèrent des Fêtes comémoratives, & ces comémorations, dit l'Anonyme, firent naître, dans la suite des tems, sous les livres prophétiques & apocalyp'tiques qui ont si souvent troublé le repos des humains. Les Païens les conoissoient sous le nom d'Oracles Sybillins, ou de Livres achérontiques, & les Hébreux sous le titre de Révélations faites à leurs Ancêtres .... Les dogmes, pour être rendus plus sensibles, étoient représentés par des symboles, & par des cérémonies figurées; c'est de l'abus de ces représentations que sont sorties les Fables des jardins d'ADONIS & d'Eden, des Champs Elisees & du Paradis terrestre. Voilà les livres Hébreux & les livres Sibillins mis

dans la même classe ; le Paradis terrestre & les Champs Elifées également traités de Fables ; une belle imagination-peut bien faire ces belles découvertes ; il seroit trop long de raporter ici toutes celles de l'Anonyme.

Les restes des Nations détruites ne voulurent reconoitre d'autre Roi que Dieu seul : Le Gouvernement théocratique fut le premier Gouvernement ; le tems en a effacé le souvenir ; les fables seules en conservent quelques vestiges. L'Auteur cherche dans la Mithologie les traces de ces Théocraties. Il nous apprend, chemin faisant, que les JOSUE', les DEBORA, les SAMSON &c. ne sont que le Soleil, OSIRIS, HERCULES &c. Il n'est pas le premier qui ait fait de telles découvertes ; mais nous pensons qu'avant lui personne n'avoit dit, que *le Paganisme & le Judaïsme, sont deux Mithologies, qui n'ont de vrai l'une & l'autre, que leur source comune, l'abus de l'histoire de la nature.*

Au tems des Théocraties, les Temples furent le Palais du divin Roi ; les Prêtres furent ses Ministres & ses organes ; les sujets se reconurent esclaves de leur grand Monarque. Ils offrirent les prémices & les dixmes de leurs fruits ; on égorgea des animaux, & ensuite des victimes humai-

nes. Tous les actes de la Police & de la Religion ne parloient que du Dieu Monarque : On trouvoit ses ordres & ses arrêts par tout ; on suivoit ses loix ; on lui payoit tribut ; on voioit ses Officiers , son palais , & presque sa place : Elle fut bientôt remplie ; les uns y mirent une pierre brute , les autres une pierre sculptée ; ceux ci l'image du Soleil & de la Lune , d'autre y exposèrent un Bœuf , un Chien , une Chevre...., chaque Nation s'habituait à considérer l'embème qu'elle avoit choisi come le simbole le plus véritable & le plus saint de la Divinité ; chacune d'elles y vit ensuite le vrai Dieu , & le seul Monarque.... La Théocratie , en rendant l'homme idolatre , le rendit encore esclave , barbare & sauvage.... Dès son institution , & par sa nature , elle fut un Gouvernement despotique , dont le grand Juge étoit le Sultan invisible , & dont les Prêtres étoient les Visirs , & les Ministres , c'est à dire des Despotes réels. De tous les vices politiques de la Théocratie , voilà le plus grand & le plus fatal , & celui qui prépara la voie au Despotisme oriental , & à l'horrible servitude qui en fut la suite. Ainsi dans ce système les anciens malheurs du monde sont l'origine de la Théocratie , d'où suivent l'Idolatrie & le Despotisme.

Toujours guidé par le même esprit ;

L'Auteur finit en examinant la nature du Gouvernement Républicain & Monarchique. Il veut que le premier, dont selon lui, & M. de MONTESQUIEU, la vertu est le mobile nécessaire, soit fondé sur les idées théocratiques; ce Gouvernement lui paroît bon pour le Ciel, & non pour la terre; Il préfère les Monarchies à tous les autres Gouvernemens, & il avance que la Constitution monarchique est la plus libre, la plus sage, & la plus heureuse de toutes; ce qui n'est pas le seul paradoxe de cet ouvrage.

Tel est à peu près le plan de l'édifice que nous considérons: L'Architecte a cherché des matériaux de toute part; il a parcouru les Mithologies & les Histoires de toutes les Nations; tout ce qui lui a paru avoir quelque rapport à son ouvrage, il s'en est emparé. L'imagination a beaucoup travaillé: La Prudence & la Vérité n'ont rien fait. Si cet écrit n'ofençoit point la Religion, on pouroit se contenter de le reléguer dans la classe de ces vains Systèmes, & de ces autres productions condamnées à un éternel oubli; mais le Christianisme est ici audacieusement attaqué, & cela par de simples assertions, come si pour suposer qu'une chose est prouvée, il suffisoit de l'avancer. MOISF

est traité d'Enthoufiaste , JESUS CHRIST d'home qui se fit remarquer par une vie fingulière , de prétendu Dieu &c. &c. le mépris est fans doute la feule réponfe qu'on doit faire à ces téméraires assertions.

Que penser de tant d'Ecrivains anti-chrétiens , qu'on voit éclore come autant d'infectes malfaisans ? Ils ne voudroient pas aparemment qu'on crut qu'ils s'attendent à faire une révolution : La Morale chrétienne , de leur propre aveu , est excellente ; restent les dogmes qui , fussent-ils contradictoires , come ces Messieurs le prétendent , ne seroient enfin qu'une erreur de spéculation : Cependant on leur prouveroit par leurs propres principes , que Dieu , la bonté en perfection , ne punit point des erreurs de théorie , & tout à fait involontaires ; on leur prouveroit que la croyance importe peu , pourvu que les œuvres soient bones : Or quel bien veulent-ils , ou peuvent-ils faire ? Nous ne voyons pas ce qu'ils pouroient répondre à cette question. Disons la chose come elle est , ils ne peuvent faire que du mal : Ils se font un jeu d'outrager une Religion respectable , d'inquiéter les esprits foibles , de troubler la Société ; nouveaux

EROSTRATES,

EROSTRATES, ils voudroient incendier le Temple pour faire parler d'eux ; ils parviennent en éfet, par de honteux & faciles moyens, à obtenir cette misérable célébrité, qui paroît être le seul but qu'ils se proposent.

Avouons que le stile des *Recherches sur le Despotisme Oriental* est coulant, élevé & nerveux : La lettre qu'on lit à la tête de l'ouvrage contient un trait singulier, qui peut être ne déplaira pas à nos lecteurs ; Voici, dit l'Auteur à son ami, voici comme je me représente la situation actuelle du Fantôme Hiérarchique. Imaginez une de ces figures antiques, autrefois élevées par l'idolatrie & enclavées par le mauvais gout dans la façade de quelque édifice : Sa console & sa base sont détruites par le temps, & la Statue n'est plus retenue dans sa place, que par une adhérence cachée, qui fait paroître sa position merveilleuse, mais qui ne la rend pas plus solide. Tel est, Monsieur, l'état présent de l'Idole hierarchique ; tous les fondemens antiques sur lesquels elle étoit dressée sont déjà tombés par le vice de leur construction primitive ; le colosse, comé suspendu, est encore retenu par une adhérence laterale avec un édifice politique plus solide & plus entier ; mais enfin, il n'a plus rien sous ses pieds ;

T

Et ce qu'il y a encore de plus facheux pour lui, c'est qu'une multitude de gens s'en sont aperçus : Deja il comence à ne plus paroître qu'un hors d'œuvre, Et le ridicule de cette situation ne peut continuer à être remarqué, sans qu'à la fin on ne sente l'inutilité de ces ornemens gothiques, qui défigure Et qui altère depuis si longtems l'accord Et l'harmonie de tout l'édifice.

**L**E Porte-Feuille d'un homme de goût, ou l'Esprit de nos meilleurs Poëtes, à Amsterdam, Et se trouve à Paris chez VINCENT Imprimeur, Libraire rue St. Severin; 1765. deux volumes in 12.

CE Recueil, le plus agréable de tous ceux qui ont été faits jusques à présent, renferme tous les genres de Poësies, depuis l'Impromptu jusqu'au Poëme didactique. Nous rapporterons ici une ou deux piéces de la plûpart des genres qui, en servant à faire conoitre le goût de l'Ouvrage, pourront contribuer en même tems à amuser nos Lecteurs. Nous comencerons par la définition de l'Impromptu.

Je suis un petit volontaire,  
 Enfant de la table & du vin,  
 Vif, entreprenant, téméraire,

Etourdi , négligé , badin ;  
Jamais rêveur , peu solitaire ,  
Quelquefois délicat & fin ,  
Mais tenant toujours de mon père.

HAMILTON.

À cette définition de l'*Impromptu* nous joindrons un exemple.

A UNE JOLIE FEMME.

Je n'ai rien chanté de ma vie  
En impromptu ;  
Mais que vos yeux ont de vertu !  
Ma foi quand on est si jolie ,  
On a bien droit d'être servie  
En impromptu.

Les *Madrigaux* sont la seconde espèce des Poésies fugitives de ce Recueil ; nous en citerons quelques uns des moins connus.

Vous me voyez , tendre fougère ,  
Avec mon Berger chaque jour ,  
Mourir dans les bras de l'amour.  
Ah ! cachez bien ce doux mystère.  
Mais BACHUS fait tant d'indiscrets ,

Que si l'on vous changeoit en verre ,  
 Hélas ! sur les plaisirs secrets ,  
 Vous ne pouriez jamais vous taire.

## A U T R E.

Je vous aime , DORIS , vous êtes belle & sage ,  
 D'inocentes faveurs vous payez tous mes loins.

PHRINE' , m'acorde d'avantage.  
 PHRINE' pour tant m'acorde moins

## L A R O S E.

Vous qui sur le sein de SILVIE  
 Allez terminer vôtre vie ,  
 Ah , que vôtre sort est charmant ?  
 Du moins , Rose trop fortunée ,  
 Vous y vivrez une journée ,  
 Et je n'y vivrois qu'un moment.

## L E C A P R I C E.

PHILIS puisque vôtre cœur  
 A tout autre me préfère ,  
 D'où vient que nôtre bonheur  
 De jour en jour se difère ?  
 Ah ! pour vous déterminer ,  
 Faut-il tant examiner  
 Le mérite & le service ?  
 Prenez un chemin plus court ,

Et sachez que le caprice  
Est la raison de l'amour.

LA SABLIERE.

Les EPIGRAMES suivent les Madrigaux dans la distribution des matières qui composent le *Porte Feuille d'un bome de gout*. Comme on s'est proposé de ne rien omettre de tout ce qui est excellent, on ne sera pas étonné de trouver dans ce Recueil beaucoup d'Epigrammes très conues; mais il y en a aussi plusieurs bones qui ne le sont pas

Si ta femme n'est pas fort belle,  
Elle est riche, elle est demoiselle;  
Par la loi de l'Himen tu dois t'en aprocher.  
La solitude au lit lui cause un deuil extrême;  
Avec elle va t'en coucher.  
Avec elle vas y toi même.

A U T R E.

Un Maltotier gourmandoit les Manœuvres  
Qu'il avoit fait travailler à son Fief,  
Pour élever pôteaux & hautes-œuvres,  
Croyant par là se doner du relief.  
Par Saint-Mathieu, pareille masse pierre,  
S'écria-t-il ne durera vingt ans!  
Ah! Monseigneur, lui repart Maître PIERRE;  
C'en sera là pour vous & vos enfans.

Nous avons compté plus de deux cents tant Madrigaux qu'Épigrames dans cette nombreuse Collection. Les *Épithes* viennent ensuite; nous ne copierons que celle de CROMWEL par M. PAVILLON.

Ci git l'Usurpateur d'un pouvoir légitime,  
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,

Dont les vertus méritoient mieux

Que le trône aquis par un crime.

Par quel destin faut il, par quelle étrange loi

Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne;

Ce soit l'Usurpateur qui done

L'exemple des vertus que doit avoir un Roi.

Après les *Épithes* succèdent les *Inscriptions* & ensuite les *Portraits*. On lira avec plaisir celui du Sage, par M. de RIUPEROU.

#### POURTRAIT DU SAGE.

Si dans le monde il est un Sage

Qui sache moderer ses vœux,

Seul il mérite l'avantage

De porter le titre d'heureux.

Il vit content de la fortune;

Quelque part que le ciel l'ait mis;

Jamais sa plainte n'importune

Ni les Princes, ni ses Amis.

Il ignore le vil comerce

Que les hommes font de leur cœur;

Et ne fait point coment s'exerce  
 L'infame métier du flateur ,  
 Tous ses desseins sont légitimes  
 Et conformes à la raison ;  
 Il est toujours juste , & de crimes ,  
 Il ignore même le nom.  
 Dégagé de toute contrainte ,  
 Le repos fait tout son plaisir ,  
 Et content , il voit tout sans crainte ,  
 Parce qu'il voit tout sans desir.  
 Il jouit d'une paix profonde  
 Que nul remord ne peut troubler ,  
 Et la chute même du monde  
 Ne sauroit le faire trembler

Il faut lire dans l'Ouvrage même le Portrait d'un jour , ainsi que les *Trio.ets* & les *Rondeaux* , qui suivent l'article des Portaits. De plus de trente *Sonets* , tous excellens , nous n'en rapporterons que deux ; le premier , de M. DE LA MOYNE ; & le second de M. PAVILLON.

*DIALOGUE des deux Compères à la Messe.*

Bonjour Compère ANDRÉ'. Bonjour Compère GILÉ,  
 Coment vous portez vous ? Bien , & vous ?

A souhait.

Puis je ouir cette Messe ? Elle est tout vôtre fait,  
 Le Prêtre n'en est pas encore à l'Evangile.

Voulez vous qu'au sortir nous déjeunions en ville?

*Tope.* Nous en mettrons fire AMBROISE , &  
ROLANT.

*D'accord* Il ne nous fait qu'un bon cochon de lait :

*Ab!* vous n'y songez pas , c'est aujourd'hui Vigile.

Vigile ? à demain donc , je suis pour les jours gras.

À propos , on m'a dit que le voisin LUCAS  
Épouse votre ... *Poittt* , j'ai découvert ses dettes..

Où vend on du bon vin ? *Tout proche l'Hôtel Dieu.*

Grand merci. Prêtez moi de grace vos lunettes

Oh , oh , la Messe est dite ; adieu Compère. *Adieu.*

PRODIGES DE L'ESPRIT HUMAIN:

S O N È T

Tirer du ver l'éclat & l'ornement des Rois ;  
Rendre par les couleurs une toile parlante ;  
Emprisonner le tems dans sa course volante ;  
Graver sur le papier l'image de la voix.

Doner au corps de bronze une ame foudroyante.  
Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts ;  
Savoir aprivoiser jusqu'aux monstres des bois ,  
Brûler avec un verre une ville flotante.

Fabriquer l'Univers d'atômes assemblés ,  
Lire du Firmament les chiffres étoilés ,  
Faire un nouveau Soleil dans le monde chimique.

Dompter l'orgueil des flots, & pénétrer par tout,  
 Assujettir l'Enfer dans un Cercle magique ;  
 C'est ce qu'entreprend l'homme ; & dont il vient à  
 bout.

Nous arrivons aux *Fables*, parmi lesquelles il y en a une que l'on conoit peu, & qui présente une action pleine d'intérêt : Elle est intitulée.

LE BERGER-MOUTON.

Une belle & jeune Bergère  
 Au teint de lis ; aux yeux fripons ;  
 Mais d'humeur farouche & sévère  
 N'aimoit que les petits moutons.

Tircis, Berger fidèle & tendre,  
 Ne cessoit point de soupirer ;  
 Et souvent à la belle il alloit faire entendre  
 Les maux que son amour lui faisoit endurer :

Outré de son indifférence  
 Le Berger se plaignit un jour,  
 Et des destins & de l'amour,  
 Qu'il acusoit de sa souffrance ;  
 Et le dépit morrel qui lui serroit le cœur  
 Lui fit en ces regrets épancher sa douleur :

O moutons trop chéris d'une fière bergère  
 Qui passez sous ses yeux au pied de ce Côteau ;

Puisque vous seuls savez lui plaire,  
 Que ne suis je un mouton de vôtre heureux  
 troupeau !

L'Amour descend du ciel & vient dans le hameau

Quand TIRCIS finissoit sa plainte.

Le Berger est saisi de surprise & de crainte,  
 Mais l'Amour le rassure : Ah ! dit-il ; ne crains rien :

Je viens pour soulager ta peine ;

Tu veux être Mouton, & crois par ce moyen,

Etre aimé de ton inhumaine ;

Sois donc Mouton, je le veux bien :

Que ton corps se charge de laine ,

Et bientôt viendra l'heureux jour ,

Qui couronnera ton amour.

Le Berger fait Mouton , & très content de l'être.

Descend au bas de ce côteau ,

Où PHILIS , près de son troupeau ,

Pour se désennuier chantoit un air champêtre.

Il se mêle aux moutons , s'approche doucement.

La dévore des yeux , faisant semblant de paître ,

Et, qui que bien masqué , craint à chaque  
 moment

Qu'elle n'aille le reconnoître.

Le Soleil se plongeoit dans le sein de THÉRIS :

PHILIS se lève , marche , assemble ses Brebis

Sous l'empire de sa houlette ;

Et d'abord le Berger sous sa laine caché ,

Suit pas à pas le belle, & va broutant l'herbette  
Sur laquelle elle avoit marché.

Ses tendres belemers, dont raisonoit la plaine,  
Son atache à la suivre, & plus que tout cela,  
Son embonpoint, sa belle laine

( Femme souvent se prend par là )

Le firent remarquer par l'aimable inhumaine.

Grand Dieu ! le beau Mouton dit-elle en l'ap-  
prochant ,

Qu'il est doux ! Il est caressant !

Elle apelle ROBIN... ROBIN vient & la flate ;  
Ainsi qu'un Chien , done la pate ,

Et puis lui caresse la main ;

Fait mille petits bronds pour plaire à sa maitresse ;

La Bergère lui rend caresse pour caresse ,

Et le laisse déjà s'apuyer sur son sein.

Tout seul il jouissoit de la jeune Bergère ;

Seul près d'elle sur la fougère

Il goutoit tous les jours un plaisir enchanté

Qu'étant Berger il n'eut jamais goûté.

On ne se cachoit point de ROBIN pour rien faire ;

Un ruisseau dont l'onde étoit claire ,

Enviroit quelquefois PHILIS à s'y baigner ,

Et ROBIN de l'accompagner.

Que de beautés & que de charmes ,

Interdits aux mortels , étoient vus dans le bain ;

Par ROBIN.

Mais qu'ils lui couteront de larmes !

Un Berger du même hameau

300 JOURNAL HEVETIQUE

Avôit, pour garder son troupeau,  
Un Chien, qui plut fort à la Belle.  
Vous avés là, Berger, dit-elle,  
Un joli petit Chien.

LE BERGER

Bergère il est à vous ;  
Je suis trop content qu'il vous plaise.

LA BERGÈRE

Ne mord-il point ? Est-il bien doux ?  
Voulez vous bien que je le baise ?  
Sait-il quelque tour de souplesse ?

LE BERGER

Ah ! s'il en fait !.. Alons, *Marquis*, que l'on se  
dresse,

Dancez autour de moi... sautez sur ce bâton...

Donnez la pâte à la Bergère,  
Etendez vous sur la fougère...

Faites le mort. . Allez caresser le mouton

Restez là. . Faites sentinelle.....

Revenez .. présentez ce bouquet à la belle... »

*Phylis* parut sensible au présent du Berger ,

Et come dès long tems il soupiroit pour elle

ROBIN s'aperçut bien qu'elle alloit s'engager :

Ses regards, ses discours, tout sentoit la tendresse.

Que faire en pareil cas ? caresser sa maitresse ?

Redoubler ses transports ? Ce sont soins surperflus ;

ROBIN fit tout cela , mais il ne plaïoit plus,

Osoit-il approcher ? une main enemis

S'armoit de la houlette & le chargeoit de coups.

Ces momens , autrefois si doux ,

Se passoient à trainer une mourante vie ;

Pendant qu'un Chien chéri jouissoit à ses yeux

Des baisers prodigués qu'il méritoit bien mieux,

Je sens à ce récit que tout mon sang se glace.

Du malheureux ROBIN mettez vous à la place ,

Amans , qui ressentez des mouvemens jaloux

Est il près de ses maux un mal qui ne soit doux ?

L'heureux Berger en sa présence ,

À l'aimable PHILIS venoit parler d'amour ;

PHILIS assuroit à son tour

Le Paysan de reconnoissance,

ROBIN voyoit avec douleur

Le Chien dans son giron , le Berger dans son cœur,

Mais ce ne fut pas tout , on parla d'himenée,

PHILIS , au nom d'amour autrefois étonnée ,

N'est plus cette même PHILIS ;

Elle y consent ; le jour est pris ;

Chacun & s'empresse & s'apprête,

Et veut avoir part à la fête ,

Qui se fera dans le hameau.

PHILIS cherche dans son troupeau

Le Mouton le plus gras pour faire un sacrifice ;

Qui lui rende l'himen propice.

ROBIN , malgré tous ses malheurs ,

Quoi qu'il ne broutat plus , quoi qu'il versât des  
pleurs ,

Se trouva le plus beau de la troupe bélante ,

Et vit , la rage dans le cœur ,

Sa maitresse cruelle , encor plus qu'inconstante ,

Le mettre entre les mains du Sacrificateur .

Saïsi de désespoir , de fureur & de crainte ,

Et , prêt à recevoir une mortelle atteinte ,

ROBIN se présentoit au meurtrier couteau ;

Quand , par un spectacle nouveau

Toute la fête fut troublée ;

L'Amour parut dans l'assemblée :

Arrêtez , leur dit-il , c'est assez de malheurs

Trop loin de ce Berger j'ai poussé la souffrance ;

Il est tems de tarir ses pleurs ,

Et de couronner sa constance.

Mouton , deviens Berger. Aussi tôt fait que dit ;

ROBIN mouton s'évanouit ,

Et TIRCIS parut en sa place.

La Bergère saisie , & plus froide que glace ,

Conut d'abord son crime , & craignoit justement

De l'Amour quelque châtiment ;

Quand ce Dieu , se tournant vers elle ,

Et lui perçant le cœur d'un trait vif & brûlant ,

Soupire , lui dit-il , cruelle !

Et rends heureux un trop fidèle amant.

PHILIS versant des pleurs , qui la rendent plus belle ,

Au pied de son Berger se prosterne à l'instant.

Tant de témoins de sa foiblesse ,

Ni sa propre délicatesse ,

Ne purent arrêter ce premier mouvement.

TARCIS avec empressement

Relève, embrasse sa maitresse

L'Amour, dans ce moment, prend son vol dans les  
cieux ;

Et l'on offre, au lieu de victime ,  
Les cœurs des deux amans au Dieu qui les anime ;  
Et l'himen sur le champ en vient serrer les nœuds.  
Aux vœux de vôtre Epoux donnez vous toute en-  
tière ,

Adorable & jeune beauté ;

Loin de vous à présent toute sévérité

Ce n'est plus le tems d'être fiere ,

C'est assez de l'avoir été.

Et vous Berger tendre & fidèle ,

Oubliez , au milieu de vos contentemens ,

Ce que vous a couté le cœur de cette belle ;

L'on ne peut mériter , par trop d'empressement ,

Le rang que vous tenez près d'elle.

Mais n'allez pas croire tous deux

Que dans l'himen les soucis & les craintes

Donent come en amour quelque ardeur à vos feux.

Sachez qu'on cesse d'être heureux

Dès les moindres sujets de plaintes.

Si vous voulez être unis à jamais ,

Que vôtre tendresse redouble ;

A des Amans il faut un peu de trouble ;

A des Epoux il faut beaucoup de paix.

Que de Morale dans ce Conte !  
 On y peut voir premièrement,  
 Que quand on aime constamment  
 Il n'est rien que l'on ne surmonte.  
 On y voit la foiblesse & la légèreté,  
 Les compagnes inséparables

Du sexe à qui les Dieux donèrent la beauté,  
 Come un poison fatal qui nous rend misérables ;  
 Mais l'on y voit en même tems  
 Qu'après avoir longtems porté des chaînes,  
 Lors que l'amour nous rend contents,  
 Un seul moment peut payer bien des peines.

Après les Fables viennent des *Contes*,  
 des *Idilles*, & des *Eglogues* : Tout ce qui  
 a été fait de meilleur en Poesies pastorales  
 se trouve rassemblé dans ce Recueil.  
 De là on passe aux *Élégies*, qui sont en  
 très petit nombre, parce que nous en  
 avons peu de bones. Il n'en est pas de  
 même des *Épîtres* : Cet article est très  
 étendu : En voici une d'un Amant à sa  
 Maitresse, qui n'est pas fort connue. Elle  
 est intitulée

#### L'AMANT RAISONABLE

JE vous aime, PHILIS, & vous m'aimez aussi.  
 Que demandez vous d'avantage ?

Et pourquoi me presser ainsi

De sceller nôtre foi du sceau du mariage ?

Ah ! loin de nous en trouver mieux

Bientôt à la tiédeur nos feux cédant la place ,

Nous verrions l'Himen odieux

Dans nos cœurs engourdis verser toute sa glace.

L'homme , né pour la liberté ,

Sent révolter son cœur contre ce qui le force :

Et du joug bientôt dégouté ,

Il ne fait plus de vœux que pour un prompt di-  
vorce.

Laissons l'Himen aux Artisans ;

Ils savent en tirer un solide avantage ,

Une femme & plusieurs enfans

Sont pour eux un secours dans leurs besoins pres-  
sans

Et leur seul intérêt sous son joug les engage.

Je vous dirai de bone foi ,

( PHILIS il faut être sincère )

Que l'Himen ne vaut rien ni pour vous ni pour moi.

D'abord à vôtre égard vous ne savez que plaire.

Tout vôtre patrimoine est dans vôtre beauté ;

Vous n'avez rien De mon côté ,

Mon bien est médiocre- Ainsi que vous en semble. )

Seroit-il de bon sens de nous unir ensemble ?

Ah ! bientôt dans un hôpital

Nous irions vous & moi pleurer de compagnie

Et peu sages Epoux dans un fort si fatal ,  
 Nous reprocher peut-être une si triste vie.  
 Il est vrai qu'autrefois il fut un tems heureux ,  
 Où le combien a-t-il & le combien a-t-elle ,  
 Etoient dans les Amans traités de bagatelle.  
 Qu'on fut pour lors ou riche ou gueux ,  
 S'aimer c'étoit assez pour se mettre en ménage ;  
 Et l'Amour toujours généreux ,  
 Présidoit seul au mariage :

Aussi c'étoit un tems où sans peine & sans soin ,  
 La terre fournissoit , d'une main libérale ,  
 Tout ce dont on avoit besoin.

Mais depuis qu'il est une halle ,  
 Où tout au poids de l'or & s'achète & se vend ,  
 Une belle en vain nous étale

Ce qu'elle peut avoir d'apas & d'agrément.

Tant qu'on n'est que garçon & fille ,  
 On vit come on veut , come on peut ;

Mais dès qu'on forme une famille ,

Et que , plus vite qu'on ne veut ,

Une femme un peu trop féconde ,

Des enfans qu'elle fait embarasse le monde ;

Ah ! **P**MILIS il est tems de se plaindre du fort

Et , trop pressé par la misère ,

Faudra t-il qu'un malheureux père ,

Pour mieux vivre à son aise , en souhaite la mort ?

Non , croyez moi , l'Himen n'est point ce que l'on  
 pense

Plusieurs sur cette mer , s'embarquent sans biscuit  
 Et peu songent à la dépense  
 Qui le procède ou qui le suit.  
 D'abord à l'Epouse future  
 Il faut , avant que de conclure ,  
 Envoyer de riches présens ;  
 Et quand d'elle on pourroit en avoir la dispense ,  
 On fait que Messieurs ses parens  
 N'auroient pas la même indulgence ;  
 Et tout s'achète à nos dépens.  
 Ce n'est pas tout encor , l'habitude est formée ;  
 Et , dès ce même jour , à de riches habits  
 La jeune Epouse acoutumée ,  
 Ne veut plus en porter qui soient de moindre prix ,  
 De là qu'arrive-t-il ? D'habits ainsi munie ,  
 Peut-elle se résoudre à garder la maison ?  
 A veiller sur ses gens , à coudre , à filer ? Non.  
 De compagnie en compagnie ,  
 Elle cherche à se faire voir ;  
 Et dès le matin jusqu'au soir  
 Promène sa magnificence.  
 Il faut rester il faut jouer ;  
 Il faut , par cette complaisance ,  
 Payer cher le plaisir de s'entendre louer.  
 Comment , après cela , soutenir un ménage ?  
 Mettra-t on pour le défrayer ,  
 Sans fonds & sans crédit, l'un après l'autre en gage.

Ces meubles précieux , ces boucles , ce colier  
 Que l'on doit & qu'il faut payer ?

Que faire , par quels artifices  
 Elever des Enfans , contenter des Nourices ,  
 Des Servantes & des Laquais ?

Quoi , la Coquette enfin , par ses galanteries ,  
 Et l'Epoux indigent par ses friponeries

De leur tristes maisons fourniront-ils aux fraix ?

Ah ? ne m'en parlez plus , tout cela m'épouvante ;  
 Le mieux que nous pourons passons nos plus beaux  
 jours ,

Et fuyant de l'Himen la charge trop pesante ,  
 Contentons nous PHILIS de nous aimer toujours.

A la suite des Epitres on trouve des  
*Stances*. Nous allons en placer ici quelques  
 unes :

### LE CHIEN ET L'AMOUR

Le Chien se met aisément en colère

Et s'apaise facilement :

Connoissez vous l'Amour ? Voilà son caractère

Il se fache & s'apaise en un même moment

Avec ce Chien , lors , vous folâtrez sans cesse ,

En folâtrant , ce petit Chien vous mord ,

On joue avec l'Amour , il badine d'abord ;

Mais en badinant il vous blesse ,

Loin de punir ce petit Animal

Ne rit-on pas de ses morsures ?

Encor que de l'Amour on sente les blessures ;

A l'Amour qui les fait on ne vent point de mal.

Vous caressez ce chien , parce qu'il est petit.

S'il devenoit trop grand , il n'auroit rien d'aimable,

Un petit Amour divertit ;

S'il devient trop grand il acable.

### REPROCHES A APOLLON,

*Stances.*

PÈRE cruel injuste Dieu ,

Qui produis l'or par ta puissance ;

Pourquoi toujours dans l'indigence

Tes enfans en ont-ils si peu ?

Apprens moi , Père sans pitié ,

Tandis qu'avec éclat tu guides

Ton char & tes courriers rapides

Pourquoi tes Enfans vont à pié ?

Enorgueillis d'un titre vain ,

Pourquoi , tandis que l'embroisie

Selon ton gré te rassasie

Tes enfans meurent-ils de faim ?

# 110 JOURNAL HELVÉTIQUE

Par toi nos champs sont revêtus  
Des ornemens les plus aimables ,  
Pourquoi , fiers quoique misérables ?  
Tes enfans sortent-ils presque nus ?

Dans ton palais sont rassemblés  
Cent trésors dont il est la source ;  
Pourquoi tes enfans sans ressource  
Sont-ils toujours si mal meublés ?

Agis en donc plus tendrement ;  
Traite tes enfans en vrai père ,  
Et , pour qu'il ne t'en coûte guère ;  
Enrichis les bons seulement

On reconnoitra au *Portrait* suivant la  
touche légère d'un de nos jeunes Poëtes:

Amour comence le tableau ;  
Qu'il sera beau , s'il est fidèle !  
Voilà les couleurs , le pinceau ;  
Dessine, Amour , sois mon *Apelle*.

L'ouvrage est digne de ta main.  
Il s'agit du portrait d'ISMENE.  
Sur l'albâtre d'un front serein  
Trace deux jolis arcs d'ébène.

Peins sous leur voûte un œil charmant.  
Cet œil , trop rigoureux peut être ;  
Qui tour à tour fier & touchant ,  
Défend le desir qu'il fait naître.

Peins sur ses lèvres de corail  
 Les fleurs nouvellement écloses ;  
 De ses dents , pour rendre l'émail ,  
 Peins des perles parmi les roses.

Avec art suspens ses cheveux  
 Et tresse les en diadème , ...  
 Laisse les floter , si tu veux ,  
 Ce désordre lui sied de même.

Pour m'offrir les brillans contours  
 De sa taille souple & légère.  
 Peins la plus agile Bergère  
 Qui cherche ou qui fuit les amours :

De son doux & tendre sourire  
 Exprime le charme secret.  
 Peins ce qu'il dit , ce qu'il promet ;  
 Moi je peindrai ce qu'il inspire.

Achève arondis ce beau sein ,  
 Qui fixeroit l'amour volage...  
 Le pinceau tombe de ta main...  
 Arrête & baise ton ouvrage.

Ce Portrait se trouve placé parmi les  
 Pièces Anacréontiques , Article fort étendu  
 dans ce Recueil. Dans celui des *Odes* ,  
 l'on trouve tout ce que le Parnasse

François a produit de mieux en Odes sacrées, morales, philosophiques & galantes, mais nous étant déjà beaucoup entendus, nous renvoyons nos Lecteurs à l'Ouvrage même. *Le Porte Feuille d'un bonté de gout* renferme en deux Volumes, les vingt mille meilleurs Vers qui aient peut-être été faits en notre Langue, dans le genre de Poésies légères & fugitives.

**R**ECUEIL de Pièces par Mad. RICCOBONI.

NOUS avons annoncé ce Recueil dans notre Journal du mois de Juin, & indiqué les Pièces qu'il renferme; mais nous croyons devoir mettre nos Lecteurs en état de porter quelque jugement sur la manière d'écrire de cette Dame. C'est dans cette vue que nous rapporterons le Conte suivant, dont l'idée est prise dans le Talter Anglois.

L' A V E U G L E.

**U**NE guerre civile divisoit les Gnomes & les rendoit malheureux, quand la Reine des Génies, attentive à maintenir l'harmonie parmi tous les êtres soumis à son pouvoir, nomma Nitsa, la plus jolie des Fées qui formoient la Cour, pour deve-

vir leur arbitre, terminer leurs différends, & leur doner, avec la paix, tous les biens dont elle est la source.

La charmante Nirsa, descendit au centre de la terre, apaisa les troubles des Gnomes, dissipa les factions qui les excitoient, & satisfaite de leur avoir rendu la tranquillité, en rétablissant leur première union, elle les quita, & reprit la route du brillant séjour où habitoit la Reine des Fées.

En remontant vers la voute éthérée, Nirsa revoit dans son char; les colombes qui l'emportoient avec rapidité, éblouies par l'éclat du Soleil, dont elles avoient perdu la vue pendant plusieurs jours, prirent leur vol moins haut qu'à l'ordinaire, & se rapprochèrent insensiblement de la terre. NIRSA baissant les yeux par hazard, se trouva au dessus d'un bosquet agréable & solitaire. Deux personnes de sexe différent, assises au pied d'un sicomore, paroissoient pénétrées d'une vive douleur; elles mêloient leurs larmes, & l'on s'apercevoit aisément qu'un même sujet les forçoit d'en répandre.

La Fée se sentit touchée de compassion; Come elle pensoit que la plus belle prérogative d'un grand pouvoir, est d'acorder des graces & de faire naître la joie

dans tous les cœurs, elle dirigea le vol de ses colombes vers la terre, & pendant qu'ils l'y conduisoient doucement, elle fixa ses regards sur une pierre métallique, où se gravoient d'abord tous les objets qu'elle desiroit voir: A l'instant l'histoire de ces jeunes Amans se traça sous ses yeux.

NADINE, fille d'un Prêtre de Vishnou, avoit été élevée avec ZULMIS, dont les parens, consacrés à ce Dieu, le servoient aussi. Sur la foi d'un oracle, leur himen fut projeté, on leur permit de se voir, de se parler sans cesse; la liberté d'être toujours ensemble, acoutuma leurs cœurs aux douceurs de l'amour: NADINE, adorée de ZULMIS, l'aimoit passionément: Depuis deux ans ils espéroient le retour d'ALIBECK, un Sage révéré dans ces contrées; il voyageoit pour leur trouver une eau merveilleuse; cette eau devoit détruire les obstacles qui s'oposoient à leur bonheur: ALIBECK n'étoit plus; on l'ignoroit, & NADINE & ZULMIS l'attendoient encore.

L'Amant de NADINE, doué de toutes les vertus, de tous les agrémens qui rendent aimable, n'avoit jamais vû le Soleil: Un voile épais le lui cachoit; ses yeux fermés dès sa naissance, ne pouvoient aper-

devoir les charmes de NADINE: Son amé s'étoit atachée à la sienne, par des liens plus forts que ceux dont la beauté formé le tissu; sa douceur, sa bonté, l'égalité de son humeur, son esprit, la noblessé de ses sentimens, lui soumettoient un cœur formé pour apprécier les qualités du sen.

La mère de NADINE, initiée dans les mystères de ZOROASTRE, par une superstition, née des idées naturelles aux Magés, regardoit l'aveuglement de ZULMIS, come une marque de réprobation: Le Soleil éclaire tous ceux qu'il aime, disoit-elle, sans doute il hait ZULMIS; que ZULMIS apaise sa colère, qu'il voie, ou qu'il renonce à la main de NADINE.

Un Oracle, consulté depuis longtems, assuroit que ZULMIS verroit la lumière avant la fin de sa vingtième année: Le sage ALIBECK, qui avoit promis de pénétrer à la source de Zetma, pour y puiser de l'eau miraculeuse, n'étoit point révenu; ce jour, le dernier d'une espérance si chère, les rendoit malheureux à jamais; dans une heure, ZULMIS accomplissoit sa vingtième année, ses yeux ne s'ouvroient point; les Prêtres de Visnou alloient venir les séparer cruellement, désunir leurs mains, déchirer leurs cœurs, forcer ce

Amans de se dire l'un à l'autre, *je te dégage de tes sermens*. Dans l'atente de ce fatal instant, ZULMIS & NADINE pleuroient, gémissaient, & se juroient de s'adorer toujours,

NIRSA n'eût pas besoin de s'instruire d'avantage ; en sortant de son char, elle souhaita de prendre la forme d'ALIBECK, & se trouva métamorphosée en un vénérable Vieillard.

Sous quelque figure qu'il plût à NIRSA de se montrer aux humains, elle conservoit toujours les avantages attachés à la noblesse de son être ; son ame, supérieure à celle des mortels, l'éclaircit & la guidait sans cesse ; ainsi qu'une personne masquée, en se présentant devant une glace, quoique frappée par une image différente de la sienne, ne perd pas l'idée de ses propres traits, la Fée sous une forme étrangère, parloit, agissoit, come l'objet dont elle avoit pris l'apparence, sans oublier jamais qu'elle étoit NIRSA.

Elle s'avança d'un pas lent & majestueux vers le lieu où le desir d'obliger l'attiroit : Dès que NADINE l'aperçut, elle poussa un cri de joie, & courant à sa rencontre, ô Sage, chéri du Ciel ! ô ALIBECK, est ce vous que je vois, lui dit-elle ? Venez-vous remplir nos desirs, com-

bler nos vœux ? Nous apportez vous le divin spécifique ? Allez-vous nous rendre heureux ? ah ! que vôtre longue absence nous a coûté de larmes ! Encore un moment & je perdois ZULMIS pour jamais.

En parlant, elle conduisoit la Fée près de son Amant ; NIRSA le contempla avec plaisir : Les fleurs de la première jeunesse pâroient son teint des plus vives couleurs ; sa taille étoit haute, gracieuse & légère, ses traits réguliers & délicats : De longs cheveux châtains, naturellement bouclés, tomboient sur ses épaules : Le nom d'ALIBECK, l'espoir qu'il concevoit de son arrivée, répandoient sur ses joues l'éclat de la rose nouvelle ; NIRSA l'eût déclaré le plus beau des enfans d'ADAM, si les charmes de NADINE n'eussent suspendu son jugement.

La Fée s'affit entr'eux sur un lit de gazon, calma leurs craintes, rassura leurs cœurs encore incertains, répondit à leurs questions, & promit de les rendre heureux : Une partie de vos souhaits, dit-elle, s'accomplira avant la fin du jour ; les obstacles qui s'oposent à vos vœux, disparaîtront à ma voix ; vous serez unis : Mais, aimable NADINE, quand je veux combler vos desirs, vous devez me les exposer avec sincérité ; Consultez bien vo<sup>us</sup>

véritables intérêts : Sans ouvrir les yeux de ZULMIS , je puis vous lier tous deux d'une douce chaîne : Est-ce sa main ? Est-ce la fin de son aveuglement que vous me demandez ? Si cet aveuglement cesse , n'y perdrez-vous rien ?

Eh ! que pourai-je y perdre ? dit NADINE étonnée. Plus que vous ne pensez ; reprit NIRSA : ZULMIS privé de la lumière , vous aimera toujours ; les qualités qui ont fait naître son amour , l'entretiendront sans cesse : Votre Epoux , sera votre amant : Vous vieillirez aux yeux des autres ; vous conserverez une éternelle jeunesse pour ZULMIS ; vos années s'écouleront dans un paisible repos ; ZULMIS vous devra tous ses plaisirs , son bonheur dépendra de vous seule , & quand l'Auteur de la nature vous rapellera dans le séjour céleste , vous y ariverez sans avoir éprouvé les peines cruelles que font sentir des mouvemens jaloux , l'abandon d'un ingrat , ou le regret d'aimer un inconstant.

Et ZULMIS , dit NADINE , s'il reste privé de la lumière , en fera-t-il plus heureux ?

Non , continua la Fée ; en vous possédant il jouira d'un grand bien , mais il n'en conoitra jamais toute l'étendue ; il ne contempera point des charmes , donc

la vue augmenteroit les plaisirs à chaque instant ; jamais un souris de NADINE ne portera l'ivresse du sentiment dans son ame ; il ne saura pas que NADINE est belle , mais il l'aimera toujours , & NADINE sera parfaitement heureuse.

*Elle sera parfaitement heureuse !* s'écria ZULMIS , ah ! c'est tout pour moi ; j'ignore ce que je puis perdre en restant dans l'obscurité ; mais , sage ALIBECK , obtenez-moi la main de NADINE , & je ne regrèterai rien ; que j'entende toujours le son mélodieux de cette voix chérie , que je touche la main de NADINE , qu'elle presse doucement la mienne , qu'elle m'aime , me le dise , me le répète mille fois en un moment , & tous mes vœux seront remplis ; est-il d'autres biens ? Des biens plus grands ? ah ! s'il en est , ZULMIS ne peut les comprendre , & ne desire pas de les conoitre.

Mais , dit en soupirant NADINE , ne pourriez-vous pas lui faire voir la lumière , & le rendre constant ?

Croyez-vous , reprit NIRSA , que la science d'un mortel surpasse le pouvoir du Ciel ? Ignorez-vous l'extrême légèreté de ce sexe ? Dès que les yeux de votre Amant parcourront tant d'objets capables de charmer ses regards , comment espérer de les fi-

ser sur un seul ? L'immensité de cet univers suffit-elle aux desirs inquiets, aux vœux audacieux des hommes ? On en a vu, qui, peu satisfaits de tant de beautés offertes à leur amour, ont voulu forcer les intelligences de l'air à descendre sur la terre, pour leur donner des plaisirs nouveaux.

Hélas ! dit NADINE, si je demande que ZULMIS reste dans son état, mon amour, mes complaisances, feront donc son seul bonheur ? Il n'en sentira, il n'en conoitra point d'autre ? Eh ! si un sort fatal le privoit de moi, quelle seroit sa consolation ? J'emporterois donc avec ses regrets, la triste certitude de le laisser dans une éternelle douleur ? Cher ZULMIS ! quoi, le soin intéressé de me conserver ta tendresse, me rendroit cruelle à ton égard ? Je te ravirois des biens que tu peux goûter ! Je te priverois de la vue du Ciel, de celle des créatures, des eaux, des bois, des fleurs, des merveilles de la nature ; de ces astres brillans ; dont l'éclat nous charme & nous étone ; non ; oh ! non ! Puissant ALIBECK, ouvrez les yeux de ZULMIS, qu'il voye, qu'il admire, qu'il jouisse de ces objets, qui me l'enlèveront peut-être ! N'importe, rendez le heureux ;

ah !

ah! qu'il le soit, & qu'il cesse de m'aimer, si son inconstance peut ajouter à sa félicité.

Non, ALIBEK, non s'écria ZULMIS, que je ne voie jamais le jour, que j'en sois à jamais privé, si sa clarté doit me rendre NADINE moins chère.

NIRSA, touchée de ces tendres sentimens, prit les mains de NADINE & celles de ZULMIS, & les unissant: Couple charmant, leur dit-elle, aimez vous toujours de même; conduisez-moi devant ces parens qui vouloient vous séparer; allons au Temple de Visnou, & vous conoîtrez le pouvoir d'ALIBECK.

Ils se rendirent tous trois dans un des parvis du Temple; les parens de NADINE & ceux de ZULMIS s'y étoient rassemblés & se dispoisoient à envoyer chercher les jeunes Amans, pour les désunir: La vue d'ALIBECK les remplit de surprise & de joie; l'espérance anima les amis de ZULMIS, & l'attente d'un événement émut tous les cœurs. Les Prêtres se préparèrent en silence, à suivre les ordres du Sage: La Fée reçut leurs respects, & plaçant ZULMIS sur un siège élevé, elle passa trois fois sur ses yeux une pierre précieuse; ensuite parlant à haute voix, elle prononça ces mots:

Si l'Être suprême ne t'a point condamné pour toujours à cette triste obscurité, que le voile de tes yeux tombe; jouis désormais de la contemplation de ses ouvrages.

On vit alors les paupières de ZULMIS se détacher; elles se levèrent peu à peu, & ses yeux s'ouvrirent; un cri de surprise, jetté par lui, annonça le prodige que la Fée venoit d'opérer; elle ordona à tout le monde de s'éloigner du lieu où ZULMIS étoit, & s'offrant seule à ses premiers regards, elle lui parla; mais l'étonnement le rendoit insensible, muet, immobile; il n'osoit se livrer à sa joie, il craignoit d'être séduit par un songe agréable, & trembloit qu'un triste réveil ne fit évanouir son bonheur.

ZULMIS, lui dit NIRSA, si l'éclat du jour vous blesse, fermez vos yeux un peu de tems, vous les ouvrirez ensuite, & distinguerez plus facilement les objets dont vous êtes environé.

ZULMIS ébloui, mais enchanté, s'écria, jamais, ah jamais je ne les fermerai volontairement, ces yeux si longtems privés du spectacle brillant qui les frappe! Sa mère ne pouvant retenir les mouvemens rapides de son cœur, courut à lui, & le serrant contre son sein: O mon fils! ô bonté du Ciel! ô ALIBECK, ô jour heureux! répé-

toit-elle. Qu'entends-je ? dit ZULMIS , en l'embrassant avec ardeur, c'est ma mère ! c'est celle dont la main secourable me guidoit dans l'obscurité ; dont la complaisance attentive cherchoit mes desirs jusques au fond de mon cœur ; sa voix vient de le pénétrer ; que ses traits m'intéressent , que je me sens ému en les apercevant pour la première fois ; qu'ils m'inspirent de respect, de vénération, de reconnoissance : O ma mère ! ma tendre mère ! Rendez-moi plus heureux encore , montrez-moi NADINE , donnez moi NADINE : O sage ALIBECK ! daignez m'apprendre à distinguer ma chère NADINE.

Des larmes de joie couloient des yeux de la charmante maitresse de ZULMIS ; elle alloit s'avancer un signe de NIRSA ; l'a retint. Au bruit du retour d'ALIBECK , une foule nombreuse s'étoit hâtée d'acourir au Temple : La Fée fit aprocher les jeunes Prêtresses , qui s'empressoient pour voir ZULMIS ; il s'en trouva bientôt entouré ; NADINE se mêla parmi elles , inquiète , troublée , agitée ; un mouvement qu'elle n'avoit point encore senti , lui fit remarquer la parure de ses compagnes , & regretter de ne s'être jamais occupée de la sienne.

Les regards timides & incertains de ZULMIS cherchoient NADINE, parcourroient tant d'atraits variés, son cœur craignoit de le méprendre; ses yeux s'arrêtèrent enfin sur son aimable maitresse: Il souhaita qu'elle fut NADINE; considérant encore toutes ces jeunes beautés, il fixa NADINE pour la seconde fois, soupira, & la montrant à ALIBECK: Ah! lui dit-il, serois-je inconstant? Un nouvel objet me séduiroit-il? Si ce n'est pas là NADINE, je suis ingrat & malheureux.

Ces paroles pénétrèrent au fond du cœur de NADINE: Eh quoi ZULMIS, mon cher ZULMIS, dit-elle, cesserois-tu de m'aimer?

Ah! c'est le son de sa voix, s'écria ZULMIS, c'est-elle, c'est NADINE, c'est la Divinité de mon ame; toutes ces merveilles de la nature, dont je n'avois point d'idée, sont rassemblées sur ce visage charmant: O ALIBECK! privez-moi, si vous le voulez, de la vue du monde entier, mais augmentez, redoublez en moi la faculté de voir, d'admirer, d'adorer ma chère NADINE.

Des cris de joie s'élevèrent autour de ces tendres Amans; on les ceignit d'une chaîne de fleurs, ils s'avancèrent vers l'Autel, où le Grand-Prêtre les unit pour jamais. ZULMIS, sûr de posséder NADINE.

se tourna vers tous ceux qui le félicitoient :  
 Ô douceur ! ô plaisir ! ô enchantement !  
 répétoit-il , ô mes amis ! êtes-vous aussi  
 heureux que moi , quand en vous abor-  
 dant vous vous dites , *je suis bien aise de  
 vous voir ?*

Pendant que NADINE & ZULMIS fixoient tous les regards , NIRSA quitoit la forme d'ALIBECK ; dès qu'on l'aperçut sous la sienne , l'admiration succéda à la surprise ; les femmes s'inclinèrent profondément , les homes se prosternèrent à ses pieds.

Habitans de ces paisibles lieux , dit' la Fée , les vertus de ces Amans sont récompensées ; ils s'aimeront toujours , & l'Ange de la mort les conduira ensemble dans les régions sublimes , où comence une nouvelle vie. Vous , qui partagez leur joie , souvenez-vous à jamais du passage de NIRSA dans vos contrées : Alors elle disparut ; les Silphes , à un signe qu'elle fit , élevèrent près du Temple un superbe Palais pour ZULMIS & NADINE , d'immenses trésors y furent aportés. Tous ceux qui étoient présens à cet événement merveilleux , virent acomplir le plus ardent de leurs souhaits ; & NIRSA , la charmante NIRSA , remonta au séjour brillant des Fées , avec la douce satisfaction d'avoir fait des heureux.



## MACARE'E ET CANACE

*Héroïde imitée d'Ovide*

**O**N aura peine à croire que cet Ouvrage soit d'un jeune home, d'un Enfant : C'est M. de MAILLY, de Dijon, qui en est l'Auteur. Quand on versifie ainsi à un âge, où la plupart des homes pensent à peine encore, on peut se flater de s'élever un jour au sommet du Parnasse. Voici come cette jeune Muse fait soupirer CANACE :

Peut être de mes maux cette image tracée  
 Dans les flots de mon sang sera-t-elle éfacée :  
 Cher MACARE'E écoute & tremble ; d'une main,  
 Je t'instruis des rigueurs de mon père inhumain ;  
 Dans l'autre est un poignard, présent de sa furie,  
 Qui va finir mes jours & non sa barbarie.

. . . . .  
 EOLE plus farouche & plus cruel cent fois

Que les vents orageux qu'il soumet à ses loix,  
 Sans alarmes verroit expirer sa famille,  
 Et sans palir, lui même immoleroit sa fille.

Que me sert-il, hélas d'être du sang des Dieux !  
 De compter JUNON au rang de mes Aïeux !

Des plus affreux malheurs suis-je moins acablée ?  
 En proie au désespoir , ton amante troublée  
 Victime d'un barbare , & déplorant son sort ,  
 Est-elle moins réduite à se doner la mort.

Après avoir parlé des plaisirs qu'elle a  
 goûté dans les bras de son amant :

Je vivois pour toi seul , toi seul , cher MACAREE ,  
 Donois le sentiment à mon ame égarée ;  
 Je ne cherchois que toi , je volois sur tes pas ,  
 Et je croiois te voir , même où tu n'étois pas.  
 Dans tes moindres discours , que je trouvois de  
 charmes !

Souvent je surprenois mes yeux baignés de larmes ;  
 Elles couloient pour toi. Le trouble de mes sens  
 Ne pouvoit m'éclairer sur mes transports naissans .  
 J'en recherchois la cause , & mon ame allarmée  
 Brûloit en ignorant qu'elle fut enflamée.

Ma nourrice avant moi découvrit mon secret.  
 Quel est de vôtre amour le séduisant objet ? ..!  
 La pudeur à ces mots peinte sur mon visage  
 Du trouble de mon cœur lui retraça l'image :  
 En vain pour le voiler je détournai les yeux ,  
 Par ce signe muet je le découvris mieux.

Cependant continue CANACE, nous fu-  
 mes imprudens , & bientôt je sentis que je  
 portois dans mon sein un gage cher & fu-  
 neste de ton ardeur & de ma complaisance

## § 28 JOURNAL HELVÉTIQUE

Déjà la chaste sœur du Dieu de la lumière

Neuf fois avoit rempli sa rapide carrière ;

Je sentis la douleur tout à coup me presser. !.

O tourmens ! sans frémir puis-je vous retracer.

J'allois devenir mère Oubliant toutes craintes ,

Je remplissoit les airs de soupîrs & de plaintes :

Hélas ! dit ma nourrice , hélas ! contraignez vous ,

Vos clameurs vont d'EOLÈE attirer le couroux :

Vous allez découvrir votre honte secrète ..

Sa main étouffe alors ma voix trop indiscrette...

LUCINE cependant refusoit son secours ,

Et je croyois toucher au dernier de mes jours ;

J'allois même bientôt , barbare & criminelle ,

M'arracher aux tourmens d'une douleur cruelle ,

Mais tu vins , je te vis plus agité que moi :

Des maux qui m'acabloient tu dissipas l'éfroi.

Je sentis tes baisers fixer mon ame errante ;

Ton sein , qui me pressoit , r'anima ton amante :

„ Ah ! vivez , me dis-tu , vivez , ma tendre sœur ;

„ Conservez moi des jours qui font tout mon bon

„ heur :

„ Votre mort causeroit la mort de votre frère ;

„ Sans vous avec plaisir puis-je voir la lumière ?

„ Que l'espôir d'être heureuse adoucisse vos maux :

„ Oui bientôt l'himenée & ses nœuds les plus

„ beaux

„ Me doneront en vous une épouse chérie. „

Tu rapellas ainsi ton amante à la vie :

Ta voix enchanteresse étoufa ma douleur ,  
 Et je donai le jour au fruit de nôtre ardeur.  
 Tu souris en voyant un si précieux gage ;  
 Ton œil y reconut mes traits & ton image ;  
 Tu faisois éclater ta joie & tes transports ,  
 Et de mille baisers tu couvrois tout son corps.  
 Mais aux regards d'EOLÉ il falloit le soustraire ,  
 Et voiler nos secrets de l'ombre du mystère :  
 Ma nourrice en tremblant , fuyoit avec ton fils ,  
 Quand mon père entendit ses plaintes & ses cris.  
 C'étoit aux yeux d'EOLÉ un crime d'être mère ;  
 Il vient me l'anoncer d'un visage sévère ;  
 A peine en sa fureur il épargne son sang ,  
 Et le barbare est prêt à me percer le flanc.  
 Dans ces momens cruels mon silence & mes larmes  
 Contre tous ces transports étoient mes seules armes.  
 Heureux , si sur moi seule épuisant son couroux ,  
 J'eusse pu garantir mon enfant de ses coups !  
 Mais déjà l'inhumain , insensible au murmure  
 Qu'excitoit dans son cœur le cri de la nature ,  
 Ordonna sans frémir que ses membres sanglans  
 Servissent de pâture aux oiseaux dévorans.  
 Dans quel état alors étois-je , MACARÉ'E ?  
 O combien je sentis mon ame déchirée ,  
 Quand je vis mon enfant arraché de mes bras ,  
 Porté par ses boureaux aux lieux de son trépas !  
 Je déchirai mon sein , je frappai mon visage ,  
 De mes sens acablés j'avois perdu l'usage...

Un Garde de mon père entre l'œil abatu ,

Et prononça ces mots dont frémit ma vertu :

» Madame, ce poignard qu'EOLÉ vous envoie...!

» Sans doute vous savez come il veut qu'on l'em-

» ploie ?...

» Oui, je conois le prix qu'il met à son bienfait.

» Cours au Tiran, dis lui qu'il fera satisfait.

. . . . .

O fille de l'enfer, troupe impie & barbare ,

Qui rassemblez ici les crimes du Tartare ;

O vous, qui de mon père avez armé le bras ,

Venez de vos flambeaux éclairer mon trépas !

Et toi, père des Dieux, réduis EOLÉ en poudre :

Impuni trop longtems, il a bravé la foudre :

Engloutis le barbare, & que de ses forfaits

Sa famille n'ait plus à craindre les éfets !

Mais que dis-je ? Où m'égare une haine insensée ?

Mes vœux ont fait frémir la nature ofensée...

Mais, quels sont tes forfaits, enfant infortuné,

A de si grands malheurs pour être condamné ?

D'une trop folle ardeur innocente victime,

De ta mère sur toi pourquoi punir le crime ?

Gage trop malheureux d'un malheureux amour,

Le jour même où tu nais serois ton dernier jour !

Ta mère ne pourra dans ses tendres allarmes

Te couvrir de baisers, t'arroser de ses larmes !

Hélas ! il est trop vrai... Cher enfant, tu n'ès plus,

Et pour sauver tes jours mes soins sont superflus.

Ah ! je pourai du moins suivre tes *jeunes ombres* ,  
 Et descendre avec toi dans les Royaumes sombres :  
 Attends moi. Je te suis Ta mère va mourir ,  
 Et son ame à la tienne à jamais va s'unir.  
 Tu ne la verras plus , ô mon cher **MACARE'S** ,  
 Cette imprudente sœur dont la perte est jurée.  
 Ecoute: Quand ce fer aura fini mon sort ,  
 Quand j'aurai joint ton fils au séjour de la mort ,  
 Je veux que rassemblant & sa cendre & la mienne ,  
 Dans son étroite enceinte une urne nous contienne.  
 Voilà le seul bienfait qu'à son dernier moment  
 La mère la plus tendre exige d'un amant,  
 Tu viendras nous rejoindre en perdant la lumière :  
 Mais jusques à ce tems jouis de ta carrière...  
 Que mon sort quelquefois fasse couler tes pleurs...  
 J'ai vécu pour t'aimer,.. c'est pour toi que je meurs..



V E R S

*A Made. Cl\*\*\*\* , qui , en revenant de  
 Thonon , rencontra deux Femmes Savoyar-  
 des , qui venoient d'être mordues par un  
 chien enragé , les prit dans sa voiture ,  
 & les conduisit à Genève , où elle les fit  
 guérir à ses fraix.*

**D**E mille qualités , dont t'orna la nature ,  
 Aucune , **Cl\*\*\*\*** , à mon cœur enchanté .

Ne paroît plus belle & plus pure ,  
 Que cette tendre humanité ,  
 Qui , fans égard au rang , au culte , à la patrie ,  
 Fait embrasser à son ame atendrie  
 Les moyens les plus généreux  
 De secourir les malheureux ,  
 Et de leur faire aimer la vie.

Quand , par un excès de bonté ,  
 Négligeant pour autrui le soin de ta santé ,  
 D'une éfrayante maladie ,  
 Tu braves hardiment l'horreur & la furie ;  
 Et que chez un peuple nombreux ,  
 Mille bouches reconnoissantes ,  
 De tes actions bienfaisantes ,  
 Font l'éloge le plus pompeux ;  
 Ah! je voudrois alors pouvoir , en traits de flamme ,  
 Peindre en mes vers de ta belle ame ,  
 Ce goût si vif pour le bonheur  
 D'une populace affervie  
 A la misère , à la douleur :  
 Oui , cette humanité chérie ,  
 Pour mes sens atendris , pour mon ame ravie ,  
 A tant de charme & de douceur ,  
 Qu'oubliant ce qu'on doit à son heureux génie ,  
 Je n'aspire ici qu'à l'honneur  
 D'avoir chanté la bonté de ton cœur.



## E N I G M E.

**P**eu redevable à la nature ,  
 Si j'ai quelque mérite , à l'art seul je le dois ;  
 Je suis d'assez mince figure ,  
 Oui , j'en conviens de bone foi ,  
 Car la sincérité fut toujourns mon partage :  
 Et cependant j'ai l'avantage  
 D'atirer les regards de plus d'une beauté.  
 Je fais tourner la tête à la plus raisonnable ,  
 Et , chose bien plus incroyable ,  
 Dont tout autre que moi tireroit vanité ,  
 Je fais captiver la coquette.  
 Pour fixer cette girouette ,  
 Je n'ai qu'à m'offrir à ses yeux ;  
 De moi seul occupée , elle quite elle oublie  
 Ce que son cœur aime le mieux.  
 Pour me paroître plus jolie ,  
 De la coquetterie alors  
 Faisant jouer tous les ressorts ,  
 Sourire , minauder , jouer de la prunelle ,  
 Est son unique emploi ; mais à ce doux regard ,  
 Si son volage cœur , hélas , n'a point de part ,  
 Je ne sens rien non plus pour elle.  
 Lorsque par un galant aveu ,  
 Moins tendre que poli , je lui dis qu'elle est belle.  
 Oui nous somes à deux de jeu :  
 Vrai singe , lui rendant grimace pour grimace  
 Pour etle je fois tous de glace.

## A V I S.

**L**A Société de Librairie, qui vient de s'établir à Lausanne sous le nom de FRANÇOIS GRASSET & COMPAGNIE donne avis, qu'ayant réuni la totalité des Livres des diverses Maisons du même Commerce, qui s'y étoient formées depuis la dissolution en 1757 de la Société MARC MICHEL BOUSQUET & COMP. dès lors toutes les Marchandises des Sieurs MARC CHAPUIS & COMP. de FRANÇOIS GRASSET & SIGISMOND D'ARNAY, qui a quitté entièrement le Commerce en leur vendant les sennes, forment une masse, dont l'assortiment très considérable les met en état de servir le Public avec la plus grande célérité, pouvant par ses fonds se procurer de France, d'Italie, d'Allemagne, de la Hollande, & autres Pays du Nord, la plus grande partie de ce que les Amateurs lui demanderont, en donnant les titres des Livres bien distincts pour éviter toute équivoque. Le principal but de cette Société est de relever, autant qu'il sera en son pouvoir, les Imprimeries de Lausanne, & de surpasser la réputation qu'elles s'étoient ci devant acquises; espérant par ce moyen, soutenir cette Manufacture honorable & très nécessaire à l'avancement des études dans le Pays.

Cette Société distribue actuellement des Catalogues, qui contiennent seulement une partie de ses fonds, auxquels vont suivre des suppléments considérables, qu'elle fera parvenir aux Personnes qui les souhaiteront, en priant d'affranchir les lettres qui lui seront adressées pour cet objet.

*Elle débite actuellement un Livre nouveau intitulé* Lettres d'un Anonime à Mr J. J. ROUSSEAU 8 Londres 1766. L 1. 10 *cet ouvrage est très bien écrit. Elle a mis sous la presse divers Livres, & entr'autres les suivans : La Nouvelle PAMELA sous le nom de MARIA, ou véritables mémoires d'une Dame illustre par son rang, son mérite & sa fortune, traduits de l'Anglois in 12 2 volumes L 2. 10. Cet intéressant Ouvrage offre le modèle des Mœurs & des Vertus les plus pures. Histoire de l'Elephantiasis, contenant aussi l'origine du Scorbut, du feu St ANTOINE de la Grosse Verole &c avec un Précis de l'Histoire Phisique des tems Par Mr RAYMOND Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier &c in 12. La susdite Société publiera aussi dans peu la 3me édition originale de l'avis au Peuple sur sa santé par Mr. TISSOT in 12 2 vol. en prévenant le Public, que ce sont les seules avouées par l'Auteur. Plus un excellent Catéchisme intitulé Cours de Religion à l'usage des jeunes gens par demandes & par réponses, ou l'on a joint plusieurs Prières &c par M DE BONS Pasteur de Rolle & de Mont le Grand in 8vo. Ils donnent aussi avis que ce sont eux qui ont imprimé la plus grande partie des Ouvrages de Mrs. de HALLER & TISSOT &c dont on pourra voir les Titres au commencement de leurs Catalogues.*

*L'on souscrira aussi chez les susdits FRANÇOIS GRASSET & COMP. pour le Mercure de France, pour le Journal Helvétique, pour les Gazettes Literaires, pour la Gazette d'Agriculture, de Commerce & de Finance, ainsi que pour les Gazettes Politiques de Berne & d'Amsterdam. L'on pourra aussi souscrire chez eux pour les Livres qui se publieront par souscription en diverses Villes de l'Europe où ils ont établis des Correspondances.*

Le mot de l'Enigme du mois d'Août est RAPER  
Celui du premier Logogriphe est GAIMATHIAS,  
où l'on trouve Gal. Ai, Thais, Laïs, Lia,  
Matbias, Mat, Siam, Thim, Mil. Atlas,  
Ami, Mil, Mil nombre, Lama, Thamas,  
Lima, Atbia, Mal, Gala, Mai, Lait, Ga-  
lata. Le second Logogriphe s'explique par  
CHATB, qui renferme les mots Chat, & Tache.



## T A B L E.

<b>R</b> EMARQUES critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabétique	
Caractère	227
Certain, Certitude.	230
Réflexions sur l'Orgueil.	243
Conseils d'un Père à son Fils, sur le point de faire sa première Campagne.	269
Séance publique & Prix proposés par l'A- cadémie des Sciences de Besançon.	277
Recherches sur l'Origine du Despotisme Ori- ental, Ouvrage posthume	281
Le Porte Feuille d'un Homme de gout, ou l'Esprit de nos meilleurs Poëtes.	290
Recueil de Pièces par Mad. Riccoboni; l'A- veugle Conte.	312
Macarée & Canace Héroïde imitée d'Ovide.	326
Vers à Mad. Cl. qui ramena dans sa Voiture & fit guérir à ses fraix des x Savoyardes, mordues par un Cchien enragé.	331
Enigme.	333
Avis.	334

LE  
**NOUVELLISTE**

**SUISSE,**  
HISTORIQUE, POLITIQUE  
LITERAIRE ET AMUSANT.

**DEDIÉ AU ROI.**

OCTOBRE 1765.



**NEUCHÂTEL,**  
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS

---

**M D C C L X V.**  
**AVEC APPROBATION.**

Le mot de l'Enigme du mois d'Août est **RAPES**  
 Celui du premier Logogriphe est **GAIMATHIAS**,  
 où l'on trouve *Gal. Ai, Tbars, Lais, Lia,*  
*Matbias, Mat, Siam, Thim, Mil. Atlas,*  
*Ami, Mil, Mil nombre, Lama, Tbamas,*  
*Lima, Atbia, Mal, Gala, Mai, Lait, Ga-*  
*lata.* Le second Logogriphe s'explique par  
**CHATS**, qui renferme les mots *Cbat, & Tache.*



## T A B L E.

<b>R</b> EMARQUES critiques sur un Ouvrage <i>moderne rangé par ordre alphabétique</i>	
<i>Caractère</i>	227
<i>Certain, Certitude.</i>	230
<i>Réflexions sur l'Orgueil.</i>	243
<i>Conseils d'un Père à son Fils, sur le point  de faire sa première Campagne.</i>	269
<i>Séance publique &amp; Prix proposés par l'A-  cadémie des Sciences de Besançon.</i>	277
<i>Recherches sur l'Origine du Despotisme Ori-  ental, Ouvrage posthume</i>	281
<i>Le Porte Feuille d'un Home de gout, ou  l'Esprit de nos meilleurs Poëtes.</i>	290
<i>Recueil de Pièces par Mad Riccoboni; l'A-  veugle Conte.</i>	312
<i>Macarée &amp; Canace Héroïde imitée d'Ovide.</i>	326
<i>Vers à Mad Cl.. qui ramena dans sa  Voiture &amp; fit guérir à ses fraix des x  Savoyardes, mordues par un Cbien enragé.</i>	331
<i>Enigme.</i>	333
<i>Avis.</i>	334